Digitized by Google

6
N

5107

Palat. LX 1 110

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SAN

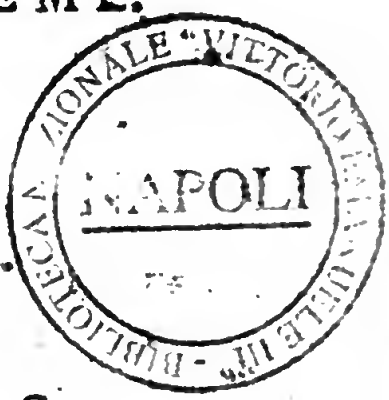
BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1789.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

LETTRE CXVI.

De Ramarranda-Pouram.

ENTRE le Maduré, le Golphe de Manar & le Tanjaour, s'étend vers le nord-eſt, le long de la côte de la Pêcherie, le petit État de Marawar, où je ſuis arrivé, Madame, après quelques jours d'une marche pénible. Ramarranda-Pouram, d'où je vous écris, eſt la ville capitale de cette ſouveraineté, qui avoit des

rois particuliers, & qui n'eſt plus qu'une province des poſſeſſions Angloiſes. C'eſt ce changement de domination qui a rendu dangereuſe pour moi mon entrée dans le Marawar. L'inquiétude de nos ennemis naturels veille ſans ceſſe ſur les frontières. Je me ſuis donc vu contraint de me cacher à leur vigilance, & pour cet effet, je me ſuis retiré dans une chaumière. J'allois y prendre un peu de repos, lorſque ma petite habitation a été entourée par des Cipayes, ou ſoldats indiens, qui, à la ſolde des Anglois, ſont chargés de garder la frontière. Ils avoient été avertis par des payſans.

Je n'étois accompagné que de

deux domeſtiques noirs affidés ; la réſiſtance eût été vaine : je ne pouvois échapper, quand tout-à-coup, graces à ma barbe longue de ſix à ſept pouces, j'entrevis la poſſibilité de me donner pour miſſionnaire. Je me hâte d'attacher mon turban d'une façon fort modeſte ; puis prenant en main un long chapelet Arabe, & plaçant un livre ſous mon bras, je m'avance vers ces ſoldats. *Avez-vous ordre*, leur dis-je d'un ton honnête & ferme, *de troubler de pauvres religieux uniquement occupés du ſervice de Dieu* ? Mon ajuſtement, & ſur-tout ma barbe, ne permettoit aucun doute ſur la vérité de mes diſcours : en effet, entre les Européens, les

ſeuls miſſionnaires ordinairement la laiſſent croître dans l'Inde. Ce chef me répondit avec beaucoup de douceur, qu'*il avoit reçu les ordres les plus précis, pour arrêter tous les étrangers; qu'il étoit convaincu que cela ne pouvoit regarder un pénitent; mais qu'il me commandoit de reſter à ſon poſte, où je ſerois reſpecté, juſqu'à ce qu'il eût rendu compte des faits.* En conſéquence, j'ai demeuré huit jours en ce lieu, à la très-grande édification du pays, ne vivant que de légumes, encourageant à la vertu les chrétiens qui ſont venus me viſiter. Un récollet Italien domicilié à ſept à huit lieues plus loin, averti de mon ſéjour & perſuadé que j'avois l'honneur de

lui appartenir, m'a député ſon catéchiſte, pour me conſulter & m'apporter des offres de ſervice. En m'abordant, le jeune Italien s'eſt proſterné à mes pieds; je l'ai relevé & ſerrant ſa tête contre mon ſein, je lui ai dit ſelon l'uſage; *mon fils, c'eſt aux pieds de l'éternel qu'il faut ſe proſterenr.* Je lui ai fait mille amitiés, l'ai édifié de mon mieux, après quoi je l'ai renvoyé pleinement convaincu qu'il avoit conſolé un miſſionnaire priſonnier. Enfin l'exprès que le chef avoit envoyé à Ramarranda-Pouram revint portant des excuſes pour le mal-entendu dont j'étois la victime, l'intention du gouvernement n'ayant jamais été de moleſter des miſſionnaires

paiſibles : & dès-lors je pus partir ; mais craignant quelque nouvelle mépriſe, j'obtins du chef du poſte où j'étois, un ſoldat pour m'accompagner pendant deux journées. A l'aide de mon ſtratagême, j'ai conſervé ma liberté & me ſuis rendu ici ſans aucun danger. La prudence m'a conſeillé encore de me préſenter au commandant de la place, à qui je viens d'avouer avec ma franchiſe ordinaire le ſecret de mon déguiſement forcé. Il n'a pu m'écouter ſans ſourire, m'a honoré de l'accueil le plus gracieux, & n'a fait aucune difficulté de me permettre tout le ſéjour que je voudrois faire, bien perſuadé que le gouvernement doit voir ſans inquiétude un homme

qui ne voyage qu'en Philoſophe curieux de s'inſtruire.

Je ne profiterai pas long-tems de la permiſſion de reſter ici, une occaſion favorable m'appelle ailleurs. Ainſi je ne pourrai vous entretenir que des objets les plus ſenſibles aux yeux les moins exercés.

Les Marawois ne me ſont connus que depuis quelques jours, & j'ai reconnu ſans peine que l'humeur de ce peuple eſt portée à la joie & à la gaité. Il aime le jeu, la danſe, le ſpectacle & la muſique. Nulle nation n'eſt plus ſobre; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes & quelques fruits; voilà ſa nourriture. Quelques caſtes cependant mangent du poiſſon & du

mouton, mais elles n'en font pas leur nourriture habituelle : ce n'eſt que dans les feſtins qu'on s'écarte de la loi générale, qui ordonne l'abſtinence de tout ce qui a reçu vie. La ſeule tribu des Parias, réputée infâme, mange du bœuf, de la vache, ou du buffle ; c'eſt le plus grand des crimes, & quiconque s'en rend coupable eſt déchu de ſa caſte.

Les Marawois ont en horreur toute boiſſon forte capable d'enivrer. L'état honteux, où nous réduit l'ivreſſe, leur eſt en abomination. Leurs feſtins reſpirent la frugalité, la tempérance & la ſimplicité patriarchales. Du biſcuit au lait ſaupoudré de ſucre, des gâteaux cuits

dans le beurre ou dans l'huile ſont pour eux des mets délicieux. Le plus ſouvent ils ne boivent que de l'eau pure, & s'ils veulent ſe régaler, ils ſavent exprimer du poivre, du tamarin & des oignons une liqueur innocente qu'ils avalent à longs traits. Des feuilles d'arbres artiſtement couſues avec des brins d'herbe leur ſervent de plats & d'aſſiettes. Leur coutume eſt de manger en ſilence, couchés ſur des nattes de palmier ou ſur quelques morceaux de toile, en obſervant de ne pas toucher de leur ſalive les alimens qu'ils portent à la bouche : une ſemblable inattention produiroit une ſouillure qu'ils ont en horreur.

On retrouve la même ſimplicité

dans leurs habits. Le climat d'ailleurs la commande. Une pièce de toile leur ceint les reins & les couvre juſqu'aux genoux. Une autre pièce de ſept à huit coudées de long entoure négligemment leur corps. Un linge auſſi fin que de la mouſſeline enveloppe leur tête. Quelques-uns, les riches ſur-tout, portent une longue robe à la moreſque de toile blanche, qui ſe croiſe ſur la poitrine. Une écharpe la retient & la ſerre ſur les hanches. Cette parure qui eſt contre l'ancien uſage, ne s'eſt introduite que depuis la conquête des *Mogols*; mais les Indiens naturels ſont aiſément diſtingués des conquérans; l'habillement de ceux-ci ſe croiſe ſur la

poitrine du côté droit, tandis que les robes de ceux-là s'y croiſent du côté gauche.

La plûpart vont nûs pieds, ou ne portent du moins que des ſandales, & des pantoufles brodées en or & en argent, & terminées par une pointe longue & recourbée. Leurs oreilles ſont extrêmement alongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent. Ces boucles de forme ovale ſont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant. Quelquefois leur habillement eſt encore plus ſimple. Il n'eſt pas rare de voir des Indiens, dont tout le vêtement n'eſt qu'un morceau de toile qui ſert à cacher le milieu du corps.

Je voudrois vous offrir un portrait ſéduiſant de la beauté des Indiennes, mais il faudroit pour cela recourir à la fiction : ici les femmes ſont preſque toutes de petite taille ; elles ſont communément laides, malpropres, je pourrois ajouter dégoûtantes, excepté celles de quelques caſtes, dont le viſage eſt moins déſagréable & qui ne ſont pas auſſi ennemies de la propreté. La plûpart portent à chaque bras, de même qu'au-deſſus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail, qui jouent ſur la jambe & font quand elles marchent, un bruit qui plaît beaucoup à leurs oreilles. Les doigts des mains, &

des pieds ſont ordinairement garnis de groſſes bagues. Ajoutez à cette ſurcharge d'ornemens la paume de la main & la plante des pieds teintes en rouge, les yeux cernés d'un entourage de noir qu'elles y deſſinent pour les rendre plus vifs, les oreilles percées de pluſieurs trous, & ornées de joyaux, les narines même chargées de ces riches bagatelles, les cheveux luiſans d'huile de coco, la poitrine couverte de longs colliers, enfin le corps & le viſage jaunis de ſaffran, & vous aurez le tableau fidèle d'une beauté Indienne.

LETTRE CXVII.

De Karikal.

DU Marawar, où je n'ai fait que paſſer, j'arrive, Madame, dans le Tanjaour, autre petit État qui n'a que cent milles dans ſa plus grande longueur & environ quatre-vingts milles dans ſa plus grande largeur. C'eſt, dit-on, la province de la preſqu'île occidentale qui abonde le plus en riz. Cette richeſſe naturelle, beaucoup de manufactures communes, une reproduction étonnante de racines propres à la teinture, font monter ſes revenus publics à cinq millions de livres. Elle doit ſa proſpérité à l'avantage

d'être arroſée par le Caveri, rivière qui prend ſa ſource dans les montagnes que la nature a élevées entre le Maïſſour & la côte de Malabar. Ses eaux après avoir parcouru un eſpace de plus de quatre cents milles, ſe diviſent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram, l'autre conſerve le nom de Caveri, & ſe ſubdiviſe encore en quatre branches qui coulent toutes dans la même province, & la préſervent de cette ſechereſſe horrible, qui brûle durant une grande partie de l'année le reſte de la côte de Coromandel.

Karikal, qui eſt la ville principale du Tanjaour, auroit pu devenir un établiſſement conſidérable,

s'il étoit poſſible que les bâtimens s'approchaſſent plus près de la côte. Les maiſons Indiennes y ſont plus propres & mieux bâties que toutes celles du Tanjaour, où cependant on bâtit mieux qu'ailleurs. Les rues tirées au cordeau reçoivent un ombrage épais & délicieux des arbres plantés de chaque côté. Trois ou quatre aldées (vous ſavez que ce mot déſigne ce que nous entendons en France par celui de bourgade) relèvent de Karikal. Quoique depuis environ quarante ans que cette ville appartient aux François, les négocians & les Banians de Naour ne s'y ſoient pas encore fixés, cependant cet évènement eſt dans l'ordre des choſes poſſibles,

& s'il a jamais lieu, il ne pourra qu'augmenter les richeſſes de cette ville. Mais comme je vous l'ai déjà dit, il y aura toujours un obſtacle très-conſidérable; c'eſt l'impoſſibilité où ſe trouvent les bâtimens d'approcher de la côte; car dans cette partie de l'Inde, ils reſtent deux fois plus loin de terre que dans les parties plus ſeptentrionales. En y réfléchiſſant, vous ſentirez la vérité de cette propoſition, puiſque depuis le fond du golfe de Manar, le long de la côte, le fond de la mer va toujours en ſe rapprochant de ſa ſurface, au point qu'entre Ceylan & la côte de la Pêcherie, le paſſage n'eſt praticable que pour de petites barques, & qu'il y exiſte une ſuite

de rochers que les Portugais ont nommé le *pont-d'Adam*. Ce qui m'autoriſe à penſer qu'il n'eſt pas poſſible d'établir un port le long de cette côte.

Dans l'état actuel, Karikal eſt un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs & des toiles propres à l'uſage des naturels du pays: Son territoire, conſidérablement augmenté par des conceſſions faites en 1749, eſt redevenu ce qu'il étoit dans les tems antérieurs, c'eſt-à-dire qu'il a deux lieues de long ſur une dans ſa plus grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la ſeule digne d'attention ſe nomme

Tyranoué-Rayenpatnam. Elle n'a pas moins de vingt-cinq mille habitans, occupés à fabriquer & à peindre des perſes médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines.

La France peut tirer tous les ans de cette poſſeſſion deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz ſur-tout néceſſaire à l'approviſionnement de ſes autres colonies.

LETTRE CXVIII.

De Biſnagar.

JE viens de parcourir une grande partie du Carnate, Madame, & cette lettre va vous offrir le receuil abrégé de mes obſervations.

Biſnagar, qu'on peut regarder comme la capitale de cette province, eſt bâti ſur le ſommet d'une haute montagne, & environné d'une triple enceinte de murailles, dont le circuit embraſſe plus de trois lieues. C'eſt là que s'élève un ſuperbe palais magnifiquement décoré, où le principal *Souba* fait ſa réſidence. Ce prince qui partage aujourd'hui le nom de *Souba* avec

pluſieurs ſeigneurs de cette contrée, prenoit autrefois le titre de *roi des rois*, & de *mari de mille femmes*. On le voyoit faire la guerre, pour ſoutenir ces titres biſarres. Les Européens recherchent ſon amitié, afin de s'ouvrir les moyens de commercer dans un pays qui produit l'or, l'argent & les pierres précieuſes. Il leur permet d'y paſſer quelques jours en qualité de voyageurs, mais il s'eſt fait une loi de ne permettre aucun établiſſement Européen. Perſonne n'entre dans la fortereſſe ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Il poſsède pluſieurs places fortes, & peut mettre ſur pied cent mille fantaſſins, trente mille chevaux, & ſept ou huit cens

éléphans. Peu de ſouverains ont un ſi grand empire ſur ſes ſujets. Il eſt honoré comme un dieu ; on vante ſur-tout l'exactitude & l'impartialité avec laquelle la juſtice eſt adminiſtrée dans ſes états. L'idolâtrie eſt la religion qu'on y profeſſe, & le ſoleil la divinité qu'on adore.

Dans l'intérieur de ce petit royaume, on rencontre pluſieurs villes que j'ai viſitées très-rapidement. Gaudicot, Bezoard & Tripety ſont célèbres par le nombre, la ſingularité, la bizarerie & la magnificence de leurs pagodes. Celle de Gaudicot eſt une des plus fortes places du pays ; elle eſt ſituée ſur la pointe d'une haute montagne, où l'on ne

peut arriver que par un chemin fort difficile ; ſur cette hauteur on ne découvre autour de ſoi que des précipices. La principale pagode de Bezoard, eſt ornée de diverſes figures de relief, qui repréſentent d'affreux démons, & d'horribles animaux. Les Indiens viennent les adorer : en entrant dans les temples, ils joignent les mains, les portent au front, & s'approchent de l'idole, en répétant pluſieurs fois *Ram-Ram*, c'eſt-à-dire, *dieu-dieu*. Arrivés aux pieds de l'idole, ils ſonnent trois fois une cloche ſuſpendue à l'idole même, après s'être barbouillés quelques parties du viſage ou du corps de diverſes peintures, ou s'être frottés d'huile

qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Des contrées éloignées, on voit arriver à cette pagode des caravanes de pélerins & de pauvres, que les prêtres nourriſſent des dons & des aumônes des riches. J'y ai vu une pauvre veuve qui venant de perdre ſon mari, demandoit depuis trois jours à *Ram-Ram*, comment elle pourroit nourrir & élever ſes enfans. Le dieu n'a fait aucune réponſe en ma préſence; impatient, j'ai demandé aux prêtres la cauſe d'un ſilence ſi obſtiné. C'eſt, m'ont-ils répondu, que les explications de dieu méritent bien qu'on les attende. A cette réponſe, ſoupçonnant quelque fourberie de la part de ces

prêtres, je me ſuis haſardé d'entrer dans la pagode, quand ils ont été retirés, & me ſuis avancé derrière la ſtatue; j'ai découvert un trou dans lequel un homme peut ſe gliſſer, & qui ſert de niche pour faire parler l'idole par la bouche des miniſtres. Comme je m'amuſois à examiner cette niche, un des prêtres eſt entré, & m'a reproché durement d'avoir profané la ſainteté du lieu. Mais je lui ai bientôt fermé la bouche, en lui donnant quelques roupies. Telle eſt l'hiſtoire de la plupart des oracles. Les miracles qui jettent un voile myſtérieux ſur le plus grand nombre des religions ne ſont que l'ouvrage de la fourberie & de la cupidité ſacerdotale.

La pagode de Tripety eſt en auſſi grande vénération chez les Indiens idolâtres, que la Mecque chez les mahométans. Tous les ans au mois de Septembre, on y célèbre une fête qui attire de tous les côtés une multitude de pélerins, dont les préſens groſſiſſenr les revenus du Nabab. Là où eſt le temple, il n'eſt permis qu'aux idolâtres de monter.

LETTRE CXIX.

De Pondichéri.

DEPUIS long-tems, Madame, je desirois voir par moi-même cette ville dont le nom a retenti dans toute l'Europe, & qui dans l'histoire de la haine des Anglois contre les François occupera toujours une place mémorable. Pondichéri n'est plus ce qu'il a été autrefois; ses ruines l'attestent à l'œil le moins observateur; je n'ai pu m'empêcher en les parcourant de leur appliquer ce qu'on trouve dans les livres saints, sur la destruction de Jérusalem : les pierres des palais sont dispersées sur les

places publiques, & l'or s'eſt changé en plomb.

Cette ville, dont les commencemens furent ſi foibles, acquit avec le tems tant de grandeur, tant de puiſſance & un nom ſi fameux, qu'elle devint la capitale de nos établiſſemens & le diſputa bientôt aux plus belles villes de cette contrée. Les rues, la plûpart fort larges & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres qui donnoient de la fraîcheur même au milieu du jour, & offroient à la fois le tableau varié d'un jardin & d'une ville. Le palais du Gouverneur étoit ſi beau, ſi magnifique, qu'il eût été digne de loger un puiſſant Monarque : on le regardoit

comme le plus magnifique édifice de l'Orient. Une moſquée, deux pagodes, deux égliſes, étoient des monumens publics, qui fixoient les regards & l'admiration.

On avoit conſtruit en 1740 une petite citadelle qui étoit devenue inutile, depuis qu'il étoit permis de bâtir des maiſons à l'entour. Pour remplacer ce moyen de défenſe, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un foſſé, des baſtions, & un glacis imparfait dans quelques endoits. La rade étoit défendue par des batteries très-adroitement diſpoſées.

La ville dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit ſoixante-dix mille habitans. Quatre mille

étoient Européens, Métis ou Topaſſes. Il y avoit plus de dix mille mahométans ; le reſte étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres de dix-ſept à dix-huit caſtes différentes. Trois aldées ou villages, dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille habitans.

Mais dans la guerre de 1756, les Anglois prirent cette place, démolirent le beau palais du Gouverneur & rasèrent Pondichéri tout entier.

A la paix, les François y rentrèrent, les maiſons furent reconſtruites, les allées d'arbres replantées & un nouveau palais rebâti. Moins beau que l'ancien, il n'étoit cependant pas indigne de la ville.

Les Anglois devenus de nouveau maîtres de cette ville, la détruisirent encore, abattirent toutes les maisons, ainsi que les fortifications qui n'étoient pas encore terminées. Ce fut dans les premiers jours de 1761, qu'ils renouvelèrent toutes ces horreurs. Tous les habitans furent chassés, & la ville ne fut peuplée que de ses ruines. D'autres examineront si le droit de la guerre donnoit à l'armée Angloise tous ces droits barbares. Pour nous, détournons les yeux de tant de cruautés exercées par un peuple libre, magnanime, éclairé, par un peuple Européen. L'Espagne n'a peut-être pas exercé de plus grandes hostilités dans le nouveau monde. Il est

plus doux de nous occuper de la réſolution que la France a priſe de rétablir Pondichéri & d'en faire de nouveau le centre de ſon commerce. Tout juſtifie la ſageſſe de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties ſur la côte de Coromandel, a ſur les autres l'avantage d'une rade plus commode ; les vaiſſeaux peuvent mouiller près du rivage, ſous la protection du canon des fortifications. Son territoire, qui a trois lieues de long ſur une de large, n'eſt qu'un ſable ſtérile ſur le bord de la mer ; mais dans ſa plus grande partie il eſt propre à la culture du riz, du légume & d'une racine

nommée *Chaya*, qui fait les couleurs : deux foibles rivières qui traverſent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu ſingulièrement.

A trois milles, au nord-eſt de la place, s'élève à cent toiſes au-deſſus de la mer, un côteau qui ſert de guide au navigateur à ſept ou huit lieues de diſtance, avantage ineſtimable ſur une côte généralement trop baſſe. A l'extrémité de cette hauteur eſt un vaſte étang creuſé depuis pluſieurs ſiècles, & qui après avoir rafraîchi & fertiliſé un grand territoire, vient arroſer les environs de Pondichéri. Enfin la colonie eſt favorablement ſituée pour recevoir

les vivres du Carnate & du Tanjaour.

Tels ſont les puiſſans motifs qui déterminèrent la France à la réédification de Pondichéri. Auſſi-tôt que ſes gens parurent le 11 d'Avril 1766, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévaſtation & la politique avoient diſperſés. Au commencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-ſept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils ſont élevés qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour, ce préjugé ſi doux à conſerver, ſi utile à nourrir, ne permet pas de douter qu'ils ne revinſſent tous auſſi-tôt que la ville ſeroit fermée.

Le projet en fut conçu quelques années après la repriſe de poſſeſſion. On n'avoit alors d'autre idée ſur la conſtruction dans un terrein ſabloneux, & où les fondations doivent être néceſſairement dans l'eau, que l'établiſſement ſur puits, ouvrage très-diſpendieux, & pour ainſi dire, interminable. M. Bourcet préféra un établiſſement ſur bermes, avec un revêtement ſans épaiſſeur, taluant de deux cinquièmes, & appuyant ſur un rempart de terres mouillées, battues & comprimées. Ces bermes avoient été miſes en uſage dans la conſtruction de l'ancienne enceinte de la place; mais les murs qui les ſoutenoient étoient fondés aſſez bas pour empêcher

les

les affaiſſemens qu'auroit produits l'écoulement des ſables qui auroient pu s'échapper de deſſous les fondations ; avantage dont la nouvelle méthode étoit bien éloignée. C'eſt dans ce mauvais ſyſtême que furent élevées mille toiſes de revêtement.

On ne fut pas plutôt inſtruit en Europe du vice de ces travaux, que le miniſtère fit partir M. Deſclaiſons, diſtingué dans le corps du génie par ſa probité & par ſes talens. Cet habile homme n'adopta ni l'établiſſement ſur puits, ni l'établiſſement ſur bermes avec des revêtemens inclinés aux deux cinquièmes de talus ſur la hauteur. Il commença à travailler en février, en 1770, & fit en ſept mois un

développement de ſix cens trente-ſix toiſes, avec dix pieds réduits de nette maçonnerie au-deſſus de la fondation portée au point le plus bas où l'on eût pu épuiſer les eaux. La maçonnerie étoit ſolide, & ſon revêtement conſtruit ſuivant la pratique des plus grands maîtres.

L'intrigue qui bouleverſoit alors la cour de Verſailles fit rappeler M. Deſclaiſons, qui fut remplacé par le même ingénieur, dont le travail avoit été ſi juſtement blâmé. Celui-ci reprit ſa méthode, quoique ce qu'il avoit fait fût déjà tout lezardé, & il exécuta un nouveau développement de huit cens toiſes, qui eſſuya le même dépériſſement.

La raiſon, qui ſe fait quelquefois entendre à la cour, fit encore recourir à M. Deſclaiſons en 1775. On deſira qu'il ſe chargeât d'achever l'enveloppe de Pondichéri ; mais en conſervant les fortifications qui étoient ſur pied. Cet arrangement s'éloignoit trop des bons principes pour qu'il s'y prêtât. Le ſacrifice de tout ce qui avoit été entrepris contre les règles de l'art, lui parut indiſpenſable. Il démontra que le travail ſur bermes étoit inſoutenable, & pour la défenſe & pour la durée ; que les revêtemens inclinés ne pouvoient manquer de ſe briſer ou horiſontalement ou verticalement ; qu'un mur au-devant des bermes devoit les faire

périr, & pouvoit entraîner l'affaiſſement, & même la ruine des revêtemens. Son opinion étoit qu'il convenoit de fermer Pondichéri ſuivant les méthodes uſitées en Europe, & qu'une enceinte à baſtionnement ſimple, avec quelques dehors, étoit ſuffiſante. Cette dépenſe devoit s'élever à 5,000,000 livres. Sans contredire ouvertement ſon raiſonnement, on ne le ſuivit pas, & la place reſta ſans défenſe ou dans un état de foibleſſe, qui ne permit pas de la défendre contre l'armée Angloiſe : elle vient d'être rendue par la paix.

Il me reſte, Madame, à vous parler de la *barre* de Pondichéri. En terme de marine, barre eſt une

ſuite de bancs de ſable & quelquefois de rochers, qui embarraſſent l'entrée des rivières & des ports & défendent l'abord des côtes. On ne peut paſſer les barres qui ſont à l'entrée des rivières, que lorſque la marée eſt haute, ou par les intervalles, coupures ou canaux que peuvent laiſſer entr'eux ces barres. Ces canaux s'appellent paſſes; les barres qui défendent l'abord des côtes ne peuvent ſe franchir qu'au moyen de bateaux faits exprès.

La barre de Pondichéri eſt de cette ſeconde claſſe; elle eſt formée par un banc de ſable d'une médiocre largeur, & ordinairement par trois groſſes lames qui ſe ſuivent à égale diſtance, aſſez près l'une de l'au-

tre, s'élèvent de quatre à cinq pieds & vont ſe briſer à terre avec beaucoup de violence : c'eſt preſque toujours là l'état de la barre à Pondichéri.

Les bateaux, dans leſquels on paſſe ces barres, ſe nomment *chelingues*; ils ſont faits exprès. Ce ſont des planches miſes l'une au-deſſus de l'autre, & couſues l'une à l'autre avec du fil fait de l'écorce intérieure du cocotier. Les coutures ſont calfatées avec de l'étoupe faite de la même écorce; le fond de ces bateaux eſt plat & formé comme les bords : ces bateaux ne ſont guère plus longs que larges; & il n'entre pas un ſeul clou dans leur conſtruction. A Pondichéri les che-

lingues ont quatre, cinq à ſix pieds de profondeur. Tout cet aſſemblage de planches liées ou couſues enſemble eſt exprès très-flexible, afin que le corps du bateau puiſſe obéir à la barre, lorſqu'il la rencontre; ſans être dans le cas de ſe délier ou de ſe rompre; & les bords, qui ſont élevés de cinq à ſix pieds, garantiſſent de la mer. Il arrive quelquefois que la barre eſt gonflée, & qu'au lieu de quatre à cinq pieds, les lames en ont ſix, ſept, & même davantage : alors on eſt exposé à être mouillé; pour l'éviter, on prend la précaution de s'envelopper d'un manteau ou d'une redingotte: il eſt des tems où il eſt abſolument impoſſible de paſſer la barre. Lorſ-

que quelques perſonnes de conſidération vont en rade, le capitaine de port manque rarement d'avoir l'attention de faire eſcorter la chelingue par un couple de cartimarons.

Si Pondichéri avoit un port, cette ville pourroit devenir la maîtreſſe de toute l'Inde, & ſur-tout de ſon commerce; toutes les autres parties de ce beau & vaſte pays en deviendroient tributaires, comme le ſont les habitans de ce canton, comme tant de peuples l'ont été autrefois de la ville de Tyr, & de celle de Sydon. En général la ſeule choſe qui manque à cette côte eſt un port. Les François en ont ſi bien ſenti l'importance, que l'on

m'aſſura le jour que j'arrivai à Pondichéri, qu'on avoit autrefois propoſé à la compagnie des Indes de faire un port à la rivière d'Ariancoupam, dont j'ai déjà parlé ; mais quelles ſommes ne coûteroit pas un pareil port ! Eſt-il même poſſible? J'ai bien examiné le local, & je doute qu'aucune force humaine pût jamais en venir à bout. La nature ſeule forme les ports, & l'art, en les perfectionnant, ne fait que leur fournir quelques commodités que la nature n'avoit point en vue. Or, il eſt certain que la nature n'a pas fait juſqu'à ce jour la moindre ébauche de port à la rivière d'Arian-coupam.

LETTRE CXX.

De Madras.

MADRAS ou le fort S. George, Madame, eſt une ville bâtie, il y a plus d'un ſiècle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate, & ſur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrein ſabloneux, tout-à-fait aride & entièrement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiſer à près d'un mille, on chercha les raiſons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit eſpéré d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; l'événement n'a pas trompé ſes eſpé-

rances. Ses ennemis l'accusèrent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie portugaise.

Madras est divisé en ville blanche & en ville noire. La première plus connue en Europe, sous le nom de Fort S. George, n'est habitée que par les Anglois. Elle n'eut pendant long-tems que très-peu de fortifications, mais aujourd'hui on a ajouté des ouvrages considérables.

La ville noire, autrefois entièrement ouverte, a été après 1767 entourée d'une bonne muraille & d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondichéri y ont réuni trois cents mille hom-

mes, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

A un mille de ce grand établiſſement eſt Chepauk, où la cour du Nabab d'Arcate eſt fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras n'étoit rien anciennement; il s'étend actuellement cinquante milles à l'oueſt, cinquante milles au nord & cinquante milles au ſud. On voit ſur ce vaſte eſpace des manufactures conſidérables, qui augmentent chaque jour, & des cultures aſſez variées, qui deviennent de jour en jour plus floriſſantes. Ces travaux occupent cent mille hommes.

Ces conceſſions furent le prix du plan que les Anglois avoient

formé de donner le Carnate à Mahmet-Ali-Kan, des combats qu'ils avoient livrés pour le maintenir dans le poſte où ils l'avoient élevé, & du bonheur qu'ils avoient eu de détruire la puiſſance Françoiſe, toujours diſpoſée à renverſer leur ouvrage.

En un mot Madras eſt à préſent une ville très-bien fortifiée; ce n'eſt qu'avec des forces majeures, qu'on pourroit s'en rendre maître. Si elle poſſédoit un fort, elle ſeroit la Carthage de l'Inde par ſon commerce.

LETTRE CXXI.

De Jagrenat.

APRÈS avoir parcouru, Madame, depuis la côte de Coromandel toutes les terres qui s'étendent le long de celle d'Orixa, & qui ſont preſque toutes des poſſeſſions Angloiſes, j'arrive en pélerinage à Jagrenat, ville célèbre par trois grandes pagodes, dont les dômes s'élèvent à une ſi grande hauteur, qu'on les découvre de huit à dix lieues en pleine mer.

Du côté de la terre une multitude de petites pagodes ou chapelles entourées de bois & d'étangs d'eau pure, bordés de pierre de taille,

forment aux entrées de cette ville une avenue très-propre à nourrir la dévotion des pélerins & à récréer la vue des voyageurs.

Les trois grandes pagodes ſont renfermées dans une enceinte de pierres noires d'une groſſeur énorme, qui ne ſemblent être liées par aucun ciment. Cette enceinte me paroît avoir environ cent toiſes en quarré. Elle eſt coupée par quatre portes, dont chacune eſt en regard d'un point cardinal. Deux de ces portes ſont ouvertes; les cuiſines ſont à côté de la porte de l'eſt. Je fais cette remarque qui vous paroît minutieuſe, parce que les mets que l'on ſort de cette cuiſine ſont cenſés apprêtés par la déeſſe *Lakhſ-*

chimi, épouſe du dieu Viſchenou.

La ſtatue de Jagrenat, haute de huit pieds, travaillée groſſièrement & préſentant la figure d'un homme eſt placée dans la pagode la plus élevée. Tous les Bengalis, de quelque culte qu'ils ſoient, excepté les Parias, ſont admis en la préſence du dieu; mais ils ne peuvent prendre leurs repas & dormir que dans les deux autres pagodes.

La rue qui mène à ces pagodes eſt d'une belle longueur, & bordée de pluſieurs grandes maiſons embellies de jardins. Dans l'enceinte des pagodes, à droite de la porte du nord, on voit ſur la muraille un bas relief, repréſentant Jagrenat, ſa ſœur & ſon frère.

On vient de me dire que ces pagodes renferment des richeſſes immenſes, & que la ſtatue de Jagrenat eut long-tems les yeux formés de deux pierres précieuſes d'un très-grand prix; c'étoit deux rubis qu'on nomme *eſcarboucles* : l'une d'elles fut volée à Jagrenat; on attribue ce vol à un facteur Hollandois. Pour moi je penſe avec bien d'autres que tout ce qu'on débite de ces richeſſes n'eſt qu'une fable populaire; l'avidité des rajas & des brames ne les y laiſſeroit pas. Ils ont trop de facilité d'en impoſer au peuple, en ſubſtituant à tout cet or & à ces rubis des dorures & des grains de verre colorés.

Dans le reſte de la ville j'ai vu

beaucoup de piras ou ſanctuaires iſolés, qui renferment chacun la ſtatue de quelque divinité Indienne, & un grand nombre de *carbis* ou arbres plantés en l'honneur de Jagrenat, & dont le pied eſt entouré de chaux.

Si l'on en croit les annales nationales & les livres ſacrés, la pagode de Jagrenat eſt la plus ancienne. Le calcul des Brames fait remonter ſa fondation au tems de *Paritchitou*, premier roi d'Orixa, dont le règne remonte au commencement du quatrième âge du monde, à compter comme la Genèſe, c'eſt-à-dire, à 4883 ans d'antiquité. Il ſe rend tous les ans à Jagrenat de toutes les parties de l'Aſie, de ces eſpèces de

moines que l'on appelle Fakirs, & ils s'y trouvent en très-grand nombre. Ils y vont un à un de la presqu'île de l'Inde, du Bengale & de la Tartarie : il se trouve même parmi eux des chrétiens noirs. A plusieurs cosses de Jagrenat, les Tcholis exigent d'eux des droits assez considérables qui sont partie du revenu du rajah qui relève de Katek. Ils sont encore obligés de payer deux roupies par tête aux Tcholis qui sont à l'entrée de la ville, & de présenter au moins une demi roupie au premier brame de la pagode, pour être admis en la présence de Jagrenat. Comme alors ils ne sont pas les plus forts, ils donnent ce qu'on leur demande &

ſe dédommagent au retour de la manière ſuivante.

Après avoir fait leurs dévotions, ils s'aſſemblent tous à quelques coſſes de Jagrenat, & choiſiſſent un chef auquel ils donnent l'équipage d'un général, des gardes, un éléphant, des chameaux. Les pélerins qui ont des armes forment enſuite une armée partagée en différens corps, marchant en aſſez bon ordre, & mettant à contribution les villes des environs, pillant & brûlant les aldées. Quelquefois même le rajah eſt obligé de ſe racheter du pillage. Ces violences durent aſſez avant dans le Bengale, où à cauſe des fortes garniſons & des troupes qu'ils ſont expoſés à

rencontrer ils ſe diſperſent & portent enſuite chacun dans leur pays les indulgences obtenues à Jagrenat.

Un de ces jours aux environs de cette ville, j'ai rencontré une armée de ces moines Indiens de ſix mille hommes. Je fus arrêté par l'avant-garde compoſée de quatre cens moines-ſoldats. Elle étoit diſpoſée ſur deux lignes dans une grande plaine. A la tête marchoient trois hommes de haute taille, bien faits, qui de la main droite tenoient une longue pique & de la gauche une rondache ; le reſte étoit armé de ſabres, d'arcs, de fuſils à mèche. Je n'étois ſuivi que d'un petit nombre de mes compagnons. Ces moines me demandèrent fièrement, d'où

venez vous ? où allez-vous ? Je leur fis en réponſe un compliment religieux, en uſage dans le pays, & j'ajoutai que j'étois un François qui revenoit d'un établiſſement enlevé par les ennemis de la nation. Après ces mots, on m'a laiſſé paſſer. Pendant plus de deux coſſes, j'ai rencontré des bagages de toute eſpèce, fruits de leurs pillages, que des bandes de mille & de deux mille Fakirs eſcortoient.

LETTRE CXXII.

De Maxoudabad.

C'Est dans les villes capitales qu'il faut ſe tranſporter, Madame, pour bien juger les loix, la religion & les mœurs d'un peuple. Là, comme à un rendez-vous général, vient ſe réunir l'élite des différentes provinces, & le voyageur exercé à étudier les hommes raſſemble quelquefois en un jour des obſervations qui lui coûteroient ailleurs des années entières & de longues courſes. Le Bengale eſt trop étendu pour que je puiſſe me promettre de le parcourir tout entier. C'eſt une des plus vaſtes régions de l'Aſie, puiſ-

qu'on eſtime qu'elle forme une étendue de cinquante mille lieues quarrées, & que de l'aveu des Anglois même, qui en ſont devenus les tyrans, on compte dix millions d'hommes répandus ſur cette ſuperficie. Il faut donc que je me borne à parcourir les lieux les plus conſidérables, ou les plus renommés, ils ſuffiront à ſatisfaire cet eſprit de curioſité qui me domine & qui me retiendra peut être le reſte de mes jours éloigné de ma patrie, de mes parens & de mes amis.

Maxoudabad eſt aſſis ſur le petit Gange ; c'eſt ainſi qu'on appelle la branche occidentale de ce fleuve fameux dans l'hiſtoire de l'Orient, & conſacré par la religion des Indiens.

Indiens. Voici ſur cette rivière la plus célèbre de toute l'Aſie, quelques détails qui méritent de vous intéreſſer.

Le Gange prend ſa ſource dans les montagnes du Caucaſe, aux confins du grand Thibet & de l'Indoſtan qu'elle traverſe du nord au ſud-eſt. Dans ſon cours, qui eſt d'environ trois cens milles d'Allemagne, & pendant lequel il forme pluſieurs îles vaſtes, fertiles & bien peuplées, on le voit ſe groſſir d'un grand nombre de courans plus ou moins conſidérables. Enfin accru du tribut de toutes ces eaux, il arrive à la mer dans le golfe de Bengale, où il ſe décharge par pluſieurs embouchures, dont deux

ſeulement ſont connues & fréquentées.

Les eaux en ſont pures. Elles roulent de l'or & quelquefois auſſi des pierres précieuſes qu'il détache ſans doute des minières qui s'offrent ſur ſon paſſage. Vous pouvez le regarder comme le Nil de l'Aſie, tant il a de reſſemblance avec le Nil de l'Afrique. Ainſi que ce dernier, il eſt ſoumis à des débordemens périodiques ; & ſon lit ſert de retraite à des peuplades de crocodiles. Les Indiens, pour qui ce fleuve eſt ſacré, lui rendent un culte d'adoration. Ils prétendent que ſes eaux ont une vertu ſanctifiante, & que tous ceux qui ont le bonheur de mourir ſur ſes bords,

habitent après leur décès, une région pleine de délices. De-là vient qu'ils envoient des lieux les plus reculés des urnes pleines des cendres de leurs morts, pour les jetter dans le Gange. Il importe peu qu'on vive bien ou mal : on fera jetter ſes cendres dans le fleuve, & l'on jouira d'un bonheur infini. Voilà ce qui a fait dire à Monteſquieu ; Toute religion qui juſtifie par de ſemblables pratiques, perd inutilement le plus grand reſſort qui ſoit parmi les hommes. Cette réflexion eſt digne ſans doute du grand auteur de l'Eſprit des loix ; mais il eſt permis peut-être de la contrebalancer par une autre qui n'eſt pas moins importante. Toute reli-

gion qui par de ſemblables pratiques attache irrévocablement les hommes à leur patrie, fait un digne uſage du plus grand reſſort qui ſoit parmi les hommes. On voit en effet, en vivant parmi les Indiens, que c'eſt à leur religion pour le Gange, qu'ils doivent cet amour de préférence qui ne leur permet pas d'abandonner leur terre natale, ou qui du moins, après quelques années d'abſence, les y ramène toujours avec un nouveau plaiſir. Tel fut ſans doute le but de leurs premiers légiſlateurs; ils voulurent attacher l'Indien à ſa patrie. Le ſuccès a répondu à leurs eſpérances. Moyſe ne fut pas plus heureux, lorſqu'il forma le projet de créer

un peuple à jamais ſéparé & diſtinct de tous les autres peuples.

Maxoudabad ne fut pas toujours la capitale du Bengale. Cet honneur appartint long-tems à Daca, grande ville aſſiſe auſſi ſur le Gange, & remarquable par un riche commerce. Mais depuis 1718, Maxoudabad eſt le chef-lieu du Bengale, ſans pouvoir toutefois devenir le centre du commerce qui eſt demeuré à Daca. Dans cette dernière ville, dont le territoire eſt plus fertile & la ſituation plus avantageuſe, ſe fabriquent toutes les toiles néceſſaires aux cours de Delhy & de Maxoudabad. Chacune de ces cours y entretient un Agent chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité

indépendante du magiſtrat, ſur les courtiers, tiſſerands, brodeurs, ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie a quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. On défend à ces malheureux ſous des peines pécuniaires & corporelles, de vendre à qui que ce puiſſe être, aucune pièce dont la valeur excède ſoixante-douze livres. Ce n'eſt qu'à force d'argent qu'ils peuvent ſe rédimer de cette vexation.

On s'étonne quelquefois dans notre Europe que le commerce ne ſoit pas ici plus conſidérable; & moi je ne conçois pas qu'au milieu de tant d'entraves & de tyrannies qui le circonſcrivent & le lient de toutes parts, il puiſſe avoir encore

autant d'activité. On marche mal quand on eſt chargé de chaînes ; heureux celui qui à force de les porter ne tombe point écraſé ſous le poids, & peut conſerver un reſte de deſir de ſe mouvoir & de ſe déplacer !

LETTRE CXXIII.

De Daca.

JE vous ai dit, Madame, que les Anglois étoient les tyrans du royaume de Bengale ; & vous deſirez ſans doute connoître l'hiſtoire de cette révolution, qui a influé ſur la deſtinée des Indiens & ſur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats ?

Cette révolution, demandez-vous, a-t-elle été l'effet & le réſultat d'une ſuite de combinaiſons politiques? Eſt-ce encore un de ces événemens, dont la prudence humaine a droit de s'énorgueillir? Non, Madame; le haſard ſeul en a décidé, & les circonſtances qui ont ouvert aux Anglois cette carrière de gloire & de puiſſance, loin de leur promettre les ſuccès qu'ils ont eus, ſembloient au contraire leur annoncer les revers les plus funeſtes.

Depuis quelque tems il s'étoit introduit dans ces contrées, un uſage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établiſſement Européen ſe permettoit de donner aſyle aux naturels du pays, qui craignoient

des vexations ou des châtimens. Les ſommes ſouvent très-conſidérables, qu'il recevoit pour prix de ſa protection, lui faiſoient fermer les yeux ſur le danger auquel il expoſoit les intérêts de ſes commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoiſſoit cette reſſource, ſe réfugia chez les Anglois à Calcutta, pour ſe ſouſtraire aux peines que ſes infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le Souba offenſé, comme il devoit l'être, ſe mit à la tête de ſon armée, attaqua la place & s'en empara. Il fit jeter la garniſon dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en reſta que vingt-trois hommes. Ces malheu-

reux offrirent de grandes ſommes à la garde qui étoit à la porte de leur priſon, pour qu'on fît avertir le Prince de leur ſituation ; leurs cris, leurs gémiſſemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché ; mais perſonne ne vouloit aller parler au deſpote. *Il dort*, diſoit-on aux Anglois mourans ; & il n'y avoit pas peut-être un ſeul homme dans le Bengale, qui pensât que pour ſauver la vie à cent-cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de ſommeil au tyran.

L'Amiral Watzon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde, avec une eſcadre, & le colonel Clive, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre du Carnate, ne tardèrent

pas à venger leur nation. Ils ramaſsèrent les Anglois diſperſés & fugitifs. Ils remontèrent le Gange dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparèrent de pluſieurs autres places, & remportèrent enfin une victoire complette ſur le Souba.

Un ſuccès ſi étendu & ſi rapide devient en quelque ſorte inconcevable, lorſqu'on penſe que c'étoit avec un corps de cinq cens hommes, que les Anglois luttoient ainſi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils durent en partie leurs avantages à la ſupériorité de leur diſcipline & à l'aſcendant marqué que les Européens ont dans les combats ſur les nations Indien-

nes, ils ont encore été plus utilement ſervis par l'ambition des chefs, par la cupidité des miniſtres, & par la nature d'un Gouvernement, qui n'a d'autres reſſorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'eſt du concours de ces diverſes circonſtances, qu'ils ont ſu profiter dans cette première entrepriſe, & dans toutes celles qui l'ont ſuivie. Le Souba étoit déteſté de ſes peuples, comme le ſont preſque tous les deſpotes; ſes principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois; il fut trahi à la tête de ſon armée, dont la plus grande partie refuſa de combattre; & il tomba lui-même au pourvoir de ſes ennemis, qui le firent étrangler en priſon.

Ils

Ils disposèrent de la Soubabie en faveur de Jaſter-Alikan, chef de la conſpiration; celui-ci céda à la compagnie quelques provinces; & lui accorda tous les privilèges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais bientôt las du joug qu'il s'étoit impoſé, il chercha ſourdement les moyens de s'en affranchir. Ses deſſeins furent pénétrés; & il fut arrêté au milieu de ſa propre capitale.

Cachem-Alikan, ſon gendre, fut proclamé à ſa place. Il avoit acheté cette uſurpation par des ſommes immenſes; mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été ſon prédéceſſeur, il

ſe montra indocile & refuſa de recevoir la loi. Auſſi-tôt la guerre ſe rallume. Ce même Jaſter-Alikan, que les Anglois tenoient priſonnier, eſt proclamé de nouveau, Souba du Bengale. On marche contre Cachem-Alikan ; on parvient à corrompre ſes généraux ; il eſt trahi & entièrement défait ; trop heureux en perdant ſes états, de ſauver les immenſes richeſſes, qu'il avoit accumulées.

Au milieu de cette révolution, Cachem-Alikan ne perdit pas l'eſpoir de la vengeance. Il alla porter ſon reſſentiment & ſes tréſors chez le Nabab de Bénarès, premier Viſir de l'empire Mogol. Ce Nabab & tous les peuples voiſins ſe réuni-

rent contre l'ennemi commun, qui les menaçoit tous également. Mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient à faire; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient ſous leur puiſſance. Fiers de leurs ſuccès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer; ils marchèrent les premiers au-devant de cette ligue formidable; & ils marchèrent avec la confiance que leur inſpiroit Clive, ce général dont le nom ſembloit être devenu le garant de la victoire. Cependant Clive ne voulut rien haſarder. Une partie de la campagne ſe paſſa en négociations: mais enfin les richeſſes que les Anglois

avoient déjà tirées du Bengale, ſervirent à leur aſſurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus; & lorſque le Nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des ſiens, ſans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglois; & il ſembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette ſouveraineté à celle du Bengale. Mais ſoit modération, ſoit prudence, ils ſe contentèrent de lever huit millions de contribution; & ils offrirent la paix au Nabab, à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuiſſance de leur nuire, mais qu'il étoit en-

core trop heureux d'accepter pour rentrer dans ſes états.

Parmi ces déſaſtres, Cachem-Alikan trouva encore le moyen de ſauver une partie de ſes tréſors & il ſe retira chez les *Scheiks*, peuples ſitués aux environs de Delhy, d'où il chercha à ſe faire des alliés, & à ſuſciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans le Bengale, l'Empereur Mogol chaſſé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé ſon fils à ſa place, erroit de province en province, cherchant un aſyle dans ſes propres états, & demandant vainement du ſecours à ſes propres vaſſaux. Abandonné de ſes

ſujets, trahi par ſes alliés, ſans appui, ſans armée, il fut frappé de la puiſſance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy & de le rétablir ſur ſon trône ; mais ils commencèrent par ſe faire céder d'avance le Bengale en toute ſouveraineté. Cette ceſſion fut faite par un acte authentique, & revêtue de toutes les formalités uſitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit en quelque ſorte leur uſurpation aux yeux des peuples, oublièrent bientôt leurs promeſſes. Ils firent entendre à l'Empereur que les circonſtances ne leur permettoient pas de ſe livrer à une

pareille entrepriſe, qu'il falloit attendre des tems plus heureux ; & ils lui aſſignèrent pour tout dédommagement, une penſion de ſix millions, & les revenus de quelques provinces, avec leſquels ce malheureux ſouverain fut réduit à ſubſiſter dans une des principales villes du royaume de Bénarès, où il a fixé ſa réſidence. Ainſi l'empire Mogol ſe trouve partagé entre deux Empereurs ; l'un qui eſt reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloiſe a des établiſſemens & de l'autorité ; l'autre l'eſt dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie eſt ſans influence.

Les Anglois ainſi devenus ſouverains du Bengale, ont cru devoir conſerver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le ſeul pouvoir qui ſoit ſûr & durable. C'eſt toujours ſous le nom d'un Souba qu'ils gouvernent ce royaume & qu'ils en perçoivent les revenus. Ce Souba qui eſt à leur nomination, à leurs gages, ſemble donner des ordres. C'eſt de lui que paroiſſent émanés les actes publics, les décrets qui ont été réellement délibérés dans le conſeil de la compagnie, ſiégeant à Calcuta; de manière qu'après avoir changé de maîtres, les peuples ont pu croire long-tems qu'ils étoient

encore courbés ſous le même joug.

LETTRE CXXIV.

De Maxoudabab.

MAINTENANT, voulez-vous ſavoir, Madame, quel a été pour les Indiens le fruit de cette conquête, ou plutôt de cette uſurpation des Anglois? Ecoutez & frémiſſez. Ces avides inſulaires, foulant aux pieds tous les droits de l'humanité, ont aggravé dans le Bengale l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit depuis long-tems. Leur conſeil de Calcuta eſt devenu un objet de terreur. La plainte des malheureux que pourſuit la tyrannie n'y peut

trouver aucun accès ouvert. Nulle propriété n'eſt reſpectée, & les exactions de toutes les ſortes forcent à cacher dans les entrailles de la terre l'or monnoyé, qui pour mieux féconder l'induſtrie & le commerce, doit circuler ſans ceſſe dans la ſociété. On a perfectionné l'art deſtructeur des monopoles; on en a inventé de nouveaux. Il n'eſt pas juſqu'au titre des eſpèces que la compagnie Angloiſe ne ſe ſoit permiſe d'altérer. Elle a donné l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux deſpotes de l'Aſie; & c'eſt par cet acte déshonorant qu'elle a annoncé ſa ſouveraineté aux peuples.

Tant d'oppreſſions ont dû néceſ-

ſairement être accompagnées de violence ; auſſi a-t-il fallu recourir ſouvent à la force des armes pour faire exécuter les ordres du conſeil de Calcuta. On ne s'eſt point borné à en faire uſage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre ſe ſont renouvelés de toutes parts dans le ſein de la paix. Les Européens ont été expoſés à des actes d'hoſtilité marqués, & particulièrement les François, qui, malgré leur abaiſſement & leur foibleſſe, excitoient encore la jalouſie de leurs anciens rivaux.

Si au tableau des vexations publiques, j'ajoutois, Madame, celui des exactions particulières, vous verriez preſque par-tout les agens

de la compagnie percevant pour elle les tributs avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la dernière cruauté. Vous les verriez portant l'inquiſition dans toutes les familles, ſur toutes les fortunes, dépouiller indifféremment l'artiſan & le laboureur; ſouvent faire un crime à un homme, & le punir de n'être pas aſſez riche; vous les verriez vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour ſauver le coupable. Vous verriez à la ſuite de ces excès, l'abattement gagnant tous les eſprits, le déſeſpoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

Vous croirez ſans doute, après ces détails, qu'il étoit impoſſible que le Bengale eût à redouter de nouveaux malheurs. Cependant comme ſi les élémens, d'accord avec les hommes, euſſent voulu réunir à-la-fois, & ſur un même peuple, toutes les calamités qui déſolent ſucceſſivement l'univers, une ſéchereſſe dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, vint en 1769 préparer une famine épouvantable dans le pays le plus fertile de la terre.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en Avril, l'autre en Octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, eſt formée par de menus grains; la ſeconde,

deſignée ſous le nom de grande récolte, conſiſte uniquement en riz. Ce ſont les pluies qui commencent régulièrement au mois d'Août, & finiſſent au milieu du mois d'Octobre, qui ſont la ſource de ces productions diverſes. Mais ces pluies fécondes manquèrent, & les deux récoltes n'exiſtèrent pas. Plus de riz, plus de menus grains dans les plaines, qui pour produire ont beſoin d'être inondées. Ce dérangement des ſaiſons ne fut pas, il eſt vrai, auſſi funeſte au riz qui croît ſur les montagnes, & n'a pas beſoin d'humidité; mais on fut loin d'en recueillir une aſſez grande quantité pour ſuffire à la nourriture de dix millions d'hommes. Les An-

glois d'ailleurs occupés d'avance à assurer leur subsistance & celle de leurs troupes, ne manquèrent pas de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante.

Toutes les voix, ici, les accusent d'avoir abusé de cette précaution nécessaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Pour gagner quelques millions de roupies, ils dévouèrent froidement des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle.

La famine en effet ne tarda point à se faire sentir dans tout le Bengale. Le riz qui ne valoit communément qu'un sol les trois livres,

augmenta graduellement au point de ſe vendre juſqu'à quatre, cinq & même ſix ſols la livre : encore n'y en avoit-il que dans les lieux, où les Européens avoient pris ſoin d'en amaſſer pour leurs beſoins.

Dans cette diſette, les malheureux Indiens, ſans moyens, ſans reſſource, périſſoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir ſe procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim ; les uns couchés par terre & attendant la mort ; les autres ſe traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embraſſant

les pieds des Européens, en les ſuppliant de les recevoir pour eſclaves.

A ce tableau, qui fait frémir l'humanité, ajoutez, Madame, d'autres objets également affligeans; que votre imagination les exagère; qu'elle vous repréſente encore des enfans abandonnés, d'autres expirans ſur le ſein de leurs mères; par-tout des morts & des mourans; par-tout les gémiſſemens de la douleur & les larmes du déſeſpoir, & vous n'aurez qu'une foible idée du ſpectacle horrible qu'offrit le Bengale pendant l'eſpace de ſix ſemaines.

Durant tout ce tems, le Gange fut couvert de cadavres, les campagne & les chemins en furent jon-

chés; des exhalaiſons infectes remplirent l'air; les maladies ſe multiplièrent, & peu s'en eſt fallu qu'un fléau ſuccédant à l'autre, la peſte n'ait enlevé le reſte des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît ſuivant les calculs aſſez généralement avoués que la famine ſeule emporta environ trois millions d'Indiens.

Mais ce qu'il y a de vraiment remarquable, ce qui caractériſe la douceur, ou plutôt l'inertie morale & phyſique de ces peuples, c'eſt qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, preſſée par le plus impérieux de tous les beſoins, eſt reſtée dans une inaction abſolue, & n'a rien tenté pour ſa propre conſervation. Tous les Eu-

ropéens, les Anglois ſur-tout avoient des magaſins, & ces magaſins ont été reſpectés. Les maiſons particulières l'ont été également. Aucune révolte ; point de meurtres ; pas la moindre violence. Les malheureux Indiens livrés à un déſeſpoir tranquille, ſe bornoient à implorer un ſecours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paiſiblement la mort.

Figurez-vous maintenant, Madame, une ſemblable calamité répandue ſur un des royaumes de l'Europe. Quel déſordre ! quelle fureur ! que d'atrocités ! que de crimes ! comme on verroit nos Européens ſe diſputer leur ſubſiſtance un poignard à la main, ſe

chercher, ſe fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres ! comme on les verroit tournant enſuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, & dans leur déſeſpoir aveugle fouler aux pieds l'autorité, la raiſon & la nature.

L'hiſtoire de l'Italie nous a conſervé le récit des horreurs que la famine amena à ſa ſuite, lors de l'éruption des Hérules ſous Odoacre. Je me ſouviens que celui de nos poëtes modernes que je me plais à vous citer quelquefois nous a tracé d'après les monumens hiſtoriques, une peinture effrayante des excès auxquels les hommes ſe livrèrent en cette circonſtance.

Ce fut alors qu'on vit deux féroces amans,
L'un par l'autre étouffés dans leurs embraſſemens,
A leurs propres amis ſervir de nourriture;
Qu'une mère (ô fureur, dont frémit la nature!)
Qu'une mère s'armant d'un poignard aſſaſſin,
Fond à coups redoublés ſur le fruit de ſon ſein,
L'égorge, le déchire, & de ſang dégoûtante,
En dévore la chair encore palpitante;
Qu'un prêtre, s'enfonçant dans l'horreur des tombeaux,
D'un corps rongé de vers engloutit les lambeaux (a).

Mais parce que les Indiens n'ont rien offert de ſemblable, l'Anglois en eſt-il moins coupable? Le crime de ſa cupidité ne vaut-il pas ſeul

(a) Les Mois, poëme, chant VI.

tous ceux dont l'Eſpagnol s'eſt ſouillé dans la conquête du nouveau monde ? Je vous laiſſe à cette penſée, Madame ; elle mérite de vous occuper. Peut-être finirez-vous comme moi, par ſentir vos yeux humectés de quelques larmes.

LETTRE CXXV.

De Maxoudabad.

Vous ne connoîtriez qu'imparfaitement, Madame, cette belle & riche partie de l'Inde, ſi je négligeois de vous donner un apperçu du climat & de la variété des ſaiſons. On y jouit conſtamment d'un air favorable à la ſanté. Le vent du nord y ſouffle pendant ſix mois, & celui

du midi lui ſuccède avec la même conſtance. Pendant le règne de ce dernier la chaleur ſeroit inſupportable, s'il ne venoit s'y mêler aſſez régulièrement tous les jours un vent d'occident qui rafraîchit l'air. Rappelez-vous que ma lettre précédente vous a parlé de pluies longues & périodiques. Leur chûte, il eſt vrai, commence & finit toujours par des tempêtes & des orages effroyables. Mais le tonnerre tombe rarement. Si-tôt que le tems de ces pluies eſt paſſé, l'air devient ſi clair, le ciel ſi ſerein, que pendant la plus grande partie de l'année, il ne paroît pas le plus léger nuage. A la fin de cette belle & longue ſaiſon, la terre deſſéchée s'entr'ouvre

de toutes parts & reſſemble à un déſert ſtérile; mais cinq ou ſix jours de pluie lui rendent ſa verdure riante & ſa première beauté, & telle eſt ſa fécondité, qu'elle fournit à tous les beſoins de la nature, quoiqu'il fût poſſible d'en obtenir encore davantage, ſi les Européens prenoient ſur eux le ſoin de la ſolliciter.

Faut-il vous parler des mœurs de ſes habitans? Je les trouve fort officieux; il eſt vrai qu'ils font payer bien cher leurs ſervices. On paſſeroit aſſez volontiers ſur cet inconvénient, s'ils ne s'appliquoient encore à augmenter leurs profits par le vol qu'ils exercent avec une habileté peu commune.

Une

Une choſe m'a ſurpris, c'eſt la rigueur avec laquelle ils puniſſent l'adultère, jointe au peu de jalouſie qui règne parmi eux. Ils ne s'offenſent point des libertés que les étrangers prennent en leur préſence avec leurs femmes; & cependant ſi elles ſont convaincues d'infidélité, on leur coupe le nez, de même qu'à celui dont elles ont écouté l'amour.

Les perſonnes riches ont un nombre d'eſclaves qu'elles peuvent vendre ſans les avoir achetés, parce que ce ſont ordinairement des pauvres qui leur donnent un droit abſolu ſur leur perſonne & ſur leur vie, en entrant à leur ſervice. Il eſt vrai auſſi que les

Soubas qui ſont tous de la religion mahométane s'oppoſent à cette odieuſe tyrannie. Ils ne ſouffrent pas non plus que ces eſclaves vendent leurs femmes & leurs enfans, comme l'uſage établi le leur permettoit. D'autres les louent à trente ſols par mois. Pour cette ſomme modique, un étranger prend une Indienne qui lui ſert de femme & de ſervante, & qui s'eſtime heureuſe de lui donner des enfans. On dit qu'elles les mettent au monde avec ſi peu de peine, qu'un quart d'heure après l'accouchement, elles reprennent leurs fonctions domeſtiques & conjugales.

LETTRE CXXVI.

De Biſnapore.

TOUT ce que je vous ai raconté de la domination Angloiſe dans le Bengale a dû vous affliger, Madame: votre ame compatiſſante aura partagé les maux qu'un gouvernement deſpotique & monopoleur a fait ſouffrir aux trop pacifiques Indiens. Je veux rafraîchir votre imagination & conſoler votre ame par un tableau plus digne des cœurs amis de l'humanité. Un petit diſtrict, qui au milieu du deſpotiſme dont l'Inde eſt depuis long-tems la victime, s'eſt heureuſement dérobé à la tyrannie des conquérans ;

& le Bengale dont il fait partie, y retrouve la douceur & la liberté du gouvernement, qui dans les tems anciens fut ſans doute celui de l'Inde entière.

Ce canton fortuné, qui peut avoir cent ſoixante milles d'étendue, ſe nomme Biſnapore. Il eſt conduit de tems immémorial par une famille Bramine de la tribu des Lajeputes. On a vu juſqu'ici avec trop d'indifférence ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéreſſant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reſte des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprêtes peu fidèles des mœurs &

des uſages qui ne ſont plus. Le philoſophe, tranſporté dans le Biſnapore, ſe trouve tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a pluſieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde ; il converſe avec eux ; il ſuit les progrès de cette nation, qui fut célèbre pour ainſi dire, au ſortir du berceau. Il voit ſe former un gouvernement, qui n'ayant pour baſe que des préjugés heureux, que des mœurs ſimples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne foi des chefs, a ſurvécu à cette foule innombrable de légiſlations, qui n'ont fait que paroître ſur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus ſo-

lide, plus durable que ces édifices politiques, qui, formés par l'impoſture & l'enthouſiaſme, ſont les fléaux du genre humain, & deſtinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés, le gouvernement de Biſnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'eſt établi, s'eſt maintenu ſur des principes qui ne changent point, & n'a pas ſouffert plus d'altération que ces mêmes principes. La poſition ſingulière de cette contrée a conſervé ſes habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantiſſant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le ſang des

hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs poſſeſſions; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluſes des rivières. Les armées envoyées pour les réduire, ont été ſi ſouvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les aſſervir; on a pris le parti de ſe contenter d'une apparence de ſoumiſſion.

La liberté & la propriété ſont ſacrées dans le Biſnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il ſoit, n'y eſt pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui ſe chargent de ſa ſûreté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduiſent d'un lieu à un autre, & qui répondent de

ſa perſonne & de ſes effets. Lorſqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent, une atteſtation de leur conduite, qui eſt enregiſtrée & envoyée enſuite au Raja. Tout le tems qu'il eſt ſur le territoire, il eſt nourri & voituré avec ſes marchandiſes aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permiſſion de ſéjourner plus de trois jours dans la même place. Il eſt alors obligé de payer ſa dépenſe, s'il n'eſt pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé.

Cette bienfaiſance pour les étrangers eſt la ſuite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux

autres. Ils ſont ſi éloignés de ſe nuire, que celui qui trouve une bourſe ou quelqu'autre effet de prix, le ſuſpend au premier arbre, & en avertit le corps de garde le plus prochain, qui l'annonce au public au ſon du tambour. Ces principes de probité ſont ſi généralement reçus, qu'ils dirigent juſqu'aux opérations du gouvernement. De ſept à huit millions qu'il reçoit annuellement, ſans que la culture ou l'induſtrie en ſouffrent, ce qui n'eſt pas conſommé par les dépenſes indiſpenſables de l'état, eſt employé à ſon amélioration. Le Raja peut ſe livrer à des ſoins ſi humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à

propos, & quand il le juge à propos.

C'eſt ici, Madame, qu'il me ſeroit doux de vivre & de mourir. Le bonheur que je n'ai trouvé nulle part, habite dans le Biſnapore; tant il eſt vrai qu'il ne peut être jamais que le produit des bonnes loix & des ſages gouvernemens.

LETTRE CXXVII.

De Bénarès.

JE m'étois fait d'avance, Madame, un grand plaiſir de viſiter cette école fameuſe des anciens Brachmanes que les Zoroaſtre & les Pythagore vinrent conſulter. Les ſiècles, les conquêtes & la tyrannie l'ont changée & défigurée ſans doute, mais ils n'ont pu l'anéantir tout-à-fait. Bénarès eſt encore debout. Quoique cette ville ne ſoit plus le ſiège des ſciences & de la religion des Indiens, peut-être mériteroit-elle que les philoſophes modernes, comme les philoſophes anciens entrepriſſent du fond de

l'Europe des voyages pour venir s'inſtruire dans ſon ſein.

Ce qui m'intéreſſe ſur-tout à Bénarès, c'eſt la penſée que cette ville eſt peut-être la plus ancienne du monde, & l'eſpérance d'y trouver encore de vrais ſavans. On m'aſſure à la vérité, que ceux-ci y ſont cachés & en petit nombre. Les Tartares qui ont pluſieurs fois ſubjugué ce beau pays, & les Anglois ſur-tout qui en ſont devenus les tyrans, & l'ont incorporé au Bengale, tout en épargnant Bénarès, ont renverſé ſon académie & détruit ſes écoles. La lumière s'enfuit devant les conquérans & les deſpotes. Mais enfin les ruines même d'un grand édifice forment

encore

encore un ſpectacle intéreſſant, & l'homme éclairé y a retrouvé plus d'une fois des dimenſions, à l'aide deſquelles ſa penſée a refait le monument tout entier.

Bénarès eſt placé ſur les rives du Gange, aux confins du Bengale & de l'Indoſtan. Les maiſons preſque toutes bâties de brique ou de pierre de taille, y ſont plus élevées que dans les autres villes des Indes que j'ai parcourues. Cette hauteur des maiſons & le peu de largeur des rues eſt une combinaiſon adroite qu'on ſeroit bien aiſe de retrouver dans toutes les villes placées ſous un ciel où luit un ſoleil toujours ardent. Je reviens de viſiter un caravanſerai remarquable pour la

grandeur & la beauté de l'édifice. La cour eſt partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de ſoie, & d'autres marchandiſes qui ſe fabriquent dans le pays. C'eſt de la main des ouvriers même qu'on les achète; mais avant que de les expoſer en vente, ils ſont obligés ſous les peines les plus rigoureuſes, d'y faire imprimer le ſceau du prince, par le chef de la ferme.

Après ce caravanſerai, l'édifice qui m'a le plus intéreſſé, c'eſt la principale pagode, qui, de même que tous les temples Indiens, a la figure d'une croix. Ses quatre branches ſont égales. Au milieu s'élève un dôme en forme de tour; & cha-

que extrêmité de la croix eſt terminée par une autre tour plus petite qui ſert d'eſcalier. On a pratiqué aux différens étages des balcons pour prendre le frais ; les dehors ſont ornés de figures en relief de toutes ſortes d'animaux très-mal deſſinés. Sous le grand dôme, au centre de la pagode, eſt une table oblongue, qu'on pare diverſement ſelon la ſolemnité du jour ; mais les étoffes ou les toiles dont elle eſt ornée, ſont toujours très-précieuſes. Quand on eſt hors du temple, on la voit en face avec toutes les idoles dont elle eſt chargée. C'eſt pour les filles & les femmes & pour quelques tribus particulières, à qui l'entrée de ce temple eſt dé-

fendue, qu'on a ménagé cette vue intérieure du dehors. Sans cette précaution, il leur auroit été impoſſible de porter leurs adorations à cette foule de divinités.

Entre les idoles placées ſur cette table, il en eſt une plus grande que les autres, qui repréſente un ancien perſonnage que ſes vertus ont rendu célèbre. On le nomme *Bainmadou*, & les Banians ont ſouvent ce nom à la bouche. Auprès de Bainmadou, eſt la figure de ſon cheval, ou plutôt d'un monſtre nommé Garon, qui lui ſervoit de monture. Elle repréſente en partie un éléphant, un cheval & une mule. Je l'ai vue, & je la crois d'or maſſif. Tous les matins, au

moment où la pagode s'ouvre, les Brames ſe proſternent le viſage contre terre. La foule des pélerins arrive, & les prêtres frottent le front de chaque dévot d'une certaine liqueur jaune, que leurs prières ont conſacrée. Et comme il faut ſur-tout, pour être ſanctifié ſe baigner dans le Gange & boire de ſes eaux, on a pris ſoin de conſtruire un eſcalier, par lequel on deſcend de la pagode juſqu'au fleuve. J'ai obtenu la permiſſion d'y deſcendre auſſi, & mon étonnement a été extrême, lorſque j'ai vu ce fleuve célèbre beaucoup moins large que la Seine à Paris. Il y a même ſi peu d'eau avant la ſaiſon des pluies, qu'il n'eſt pas

poſſible aux bateaux de le remonter.

En arrivant ſur les bords, j'ai vu boire de ces eaux; mais un miſſionnaire, auquel je me ſuis attaché & qui en connoît la propriété, m'en a empêché, en m'aſſurant qu'elles donnent de violentes tranchées à ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Il eſt vrai que les étrangers qui ont des comptoirs ſur le fleuve, ne manquent jamais de faire bouillir cette eau avant que d'en boire; cette précaution la dépouille de toute qualité malfaiſante. L'habitude la rend ſi ſaine pour les naturels, que la cour même de Maxoudabad n'en veut point d'autre. Un grand nombre de chameaux

eſt ſans ceſſe occupé à faire cette proviſion.

Il eſt encore ici d'autres pagodes très-riches, & toutes placées de même ſur les rives du fleuve. Ne m'en demandez pas la deſcription, Madame. Des détails trop uniformes vous donneroient bientôt de l'ennui. Je me contenterai de vous dire que tous ces édifices ſont le fruit de la généreuſe ſuperſtition des Indiens, qui s'imaginent honorer leurs dieux, à proportion de la grandeur des préſens qu'ils leur offrent. On peut juger encore du revenu des pagodes par la multitude des caravanes pieuſes, qui ne ſont interrompues dans aucune ſaiſon de l'année. A

certaines fêtes, qui durent plusieurs jours, on voit un concours de cent mille personnes qui viennent ici se laver dans le Gange. Mais la grande vertu de ce fleuve, la seule même qui puisse le rendre estimable, c'est qu'il roule de l'or dans ses sables, qu'il en jette sur le rivage, & fournit aussi quelquefois des pierres précieuses.

LETTRE CXXVIII.

D'Agra.

QUOIQUE par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vaſtes régions qui ſont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perſe, cependant, Madame, l'Indoſtan n'eſt que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres, qui vont ſe jeter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long eſpace eſt traverſé du nord au midi, par une chaîne & par des ramifications de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, vont ſe terminer au cap

Comorin, en ſéparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une ſingularité frappante & peut-être unique, cette chaîne eſt une barrière que la nature ſemble avoir élevée entre les ſaiſons oppoſées. La ſeule épaiſſeur de ces montagnes y ſépare l'été de l'hiver, c'eſt-à-dire la ſaiſon des beaux jours de celle des pluies; car on ſait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année, où les nuages, que le ſoleil fait élever du ſein de la mer, ſont pouſſés violemment par les vents contre les montagnes, s'y briſent & ſe réſolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De-là ſe for-

ment des torrens qui ſe précipitent, groſſiſſent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaiſſes & profondes. Le jour même eſt obſcurci des plus noires vapeurs. Mais ſemblable à l'abîme, qui couvroit les germes du monde avant la création, cette ſaiſon nébuleuſe eſt celle de la fécondité. C'eſt alors que les plantes & les fleurs ont plus de sève & de fraîcheur; c'eſt alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, ſans doute, conſerve mieux ſon caractère que l'hiver dans cette région du ſoleil. Le ciel, ſans aucun nuage qui intercepte ſes rayons, y préſente l'aſpect d'un airain embraſé.

Cependant les vents de mer, qui s'élèvent pendant le jour, & les vents de terre qui ſoufflent pendant la nuit, y tempèrent l'ardeur de l'atmoſphère par une alternative périodique. Mais les calmes, qui règnent par intervalle, étouffent ces douces haleines, & laiſſent ſouvent les habitans en proie à une ſéchereſſe dévorante.

L'influence des deux ſaiſons eſt encore plus marquée, par-tout où on les diſtingue ſous le nom de mouſſon sèche & pluvieuſe. Tandis que le ſoleil revenant ſur ſes pas, amène au printems la ſaiſon des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar; celle de Coromandel voit les plus légers

vaiſſeaux voguer ſans aucun riſque, ſur une mer tranquille, où les pilotes n'ont beſoin ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne à ſon tour, changeant la face des élémens, fait paſſer le calme ſur la côte occidentale, & les orages ſur la mer orientale des Indes; transporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'équateur, aux deux ſaiſons de l'équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite & paiſibles à ſa gauche; comme ſi la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits. Peut-être

même eſt-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal ſemblent n'être ſéparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes : car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les loix & phyſiques & morales, que le climat a jeté par-tout les premiers fondemens des ſyſtêmes de l'eſprit humain ſur les objets importans au bonheur. Ainſi les Indiens ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des élémens, les

Indiens ont été placés dans la position la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute espèce.

Aussi la philosophie & l'histoire se sont long-tems occupées des célèbres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence de ses premiers habitans. En effet, soit que l'on consulte les monumens historiques, soit que l'on considère la position de l'Indostan sur ce globe, tenant par une chaîne de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent & le plus éloigné des invasions de la mer, on conviendra que c'est le séjour le plus assuré pour ses habitans, & un des pays

de la terre le plus anciennement peuplé ; l'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'inſtruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, ce qui prouve combien l'induſtrie y avoit fait de progrès.

En général ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'eſpèce humaine eſt le plus anciennement peuplé ? Un climat doux, un air pur, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu ſe multiplier & s'étendre dans des régions

affreuſes, où il a fallu lutter ſans ceſſe contre la nature; ſi des ſables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitans; ſi nous avons peuplé des déſerts & des forêts, où il a fallu ſe défendre contre les élémens & les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on pas dû ſe réunir dans ces contrées délicieuſes, où l'homme exempt de beſoins, n'avoit que des plaiſirs à deſirer; où jouiſſant ſans travail & ſans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau ſpectacle de l'univers, il pouvoit s'appeler à juſte titre, l'être par excellence & le roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les

belles contrées de l'Indoſtan : les fruits délicieux y parfument l'air, & fourniſſent une nourriture ſaine & rafraîchiſſante ; des arbres y préſentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les eſpèces vivantes qui couvrent ce globe ne peuvent ſubſiſter ailleurs qu'à force de ſe détruire ; dans l'Inde elles partagent avec leur maître, l'abondance & la ſûreté. Aujourd'hui même que la terre devroit y être épuiſée par les productions de tant de ſiècles, & par leur conſommation dans des régions éloignées, l'Indoſtan, ſi l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & ſablonneux, eſt encore le pays le plus fertile du monde.

LETTRE CXXIX.

D'Agra.

L'INDE, Madame, n'eſt pas moins extraordinaire dans le moral que dans le phyſique. Lorſqu'on arrête ſes regards ſur cette vaſte contrée, on ne peut voir ſans douleur, que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes & un autre fléau non moins deſtructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la

guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aiſément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure les diſtinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce peuple écraſé ſous le joug du deſpotiſme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ſes tyrans. Le ſpectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine eſt capable, n'a pu corrompre ſon caractère doux, humain, timide; rien n'a pu familiariſer un Indien avec la vue du ſang, ni lui inſpirer le courage &

le ſentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foibleſſe.

Le voyageur éclairé, qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des ſtatues mutilées, des entablemens briſés, des pyramides immenſes échappées aux ravages des guerres & des tems, contemple avec admiration ces reſtes d'une nation qui n'exiſte plus. Il ne trouve plus que la place de cette Thèbes aux cent portes, ſi célèbre dans l'antiquité : mais les débris de ſes temples & de ſes tombeaux lui donnent une plus haute idée de ſa magnificence que les récits d'Hérodote & de Diodore.

Quand j'examine avec attention tout ce qui s'offre à moi dans les mœurs des naturels de l'Inde, je crois marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'enſemble en eſt détruit ; mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & de préjugés bifarres, on apperçoit ces traces d'une morale ſublime, d'une philoſophie profonde, d'une police très-rafinée : & lorſqu'on veut remonter à la ſource de ces inſtitutions religieuſes & ſociales, on voit qu'elle ſe perd dans l'obſcurité des tems. Les traditions les plus

anciennes préſentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civiliſé. Mais le ſyſtême de ſa légiſlation n'a jamais été connu. Il paroît que les anciens eux-mêmes n'en ont vu que les ruines. Je retrouve dans l'Inde, les tiges d'une multitude de ſuperſtitions, d'arts, de jeux, d'erreurs & de vérités de toute eſpèce, qui ont été adoptés de preſque tous les peuples.

Les Indiens ont perdu eux-mêmes la trace de leur religion & de leur police. Ils ſont reſtés attachés à des uſages, qui ne pouvoient être établis que ſur un ordre de choſes qui n'exiſte plus. L'eſprit qui animoit le corps politique a péri, & toutes

les parties ſe ſont altérées ou corrompues. Une religion allégorique & morale a dégénéré en un amas de ſuperſtitions extravagantes & obſcènes; parce qu'on a réaliſé des fictions qui n'étoient que des ſymboles & des emblêmes.

Peut-être parviendroit-on à diſſiper quelques-uns des nuages, qui voilent tant de myſtères, s'il étoit poſſible d'obtenir la communication des livres ſacrés, le ſeul monument qui reſte de l'antiquité Indienne: mais qui peut eſpérer cette marque de confiance?

L'empereur Mahmoud Akbar eut la fantaiſie de s'inſtruire des principes de toutes les religions répandues dans ſes vaſtes provinces.

Dégagé

Dégagé des ſuperſtitions dont l'éducation Mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des proſélytes: mais il échoua dans ſes deſſeins, quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre perſonne dans la communion de leurs myſtères.

Toute la puiſſance & les promeſſes d'Akbar ne purent déterminer les Bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un enfant nommé Feizi, comme un pauvre

orphelin de la race ſacerdotale, la ſeule qui puiſſe être admiſe aux ſaints myſtères de la théologie. Feizi, bien inſtruit du rôle qu'il devoit jouer, fut ſecretement envoyé à *Bénarès*, le ſiège des ſciences de l'Indoſtan. Il fut reçu par un ſavant Bramine qui l'éleva avec autant de tendreſſe, que s'il eût été ſon fils. Après dix ans d'études, Akbar voulut faire revenir le jeune homme ; mais celui-ci épris des charmes de la fille du Bramine, ſon inſtituteur, ne ſavoit s'il devoit préférer les faveurs de ſon amante, aux faveurs du prince.

Les femmes de la race ſacerdotale paſſent pour les plus belles femmes de l'Indoſtan. Le vieux Bramine ne

s'oppoſa pas aux progrès de la paſſion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné ſon cœur par ſes manières & ſa docilité, & il lui donna ſa fille en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoiſſance, ne voulut pas continuer plus long-tems la ſupercherie. Tombant aux pieds du Bramine, il lui découvre la fraude, & le ſupplie de lui pardonner ſon crime.

Le prêtre ſans lui faire aucun reproche, ſaiſit un poignard qu'il portoit à ſa ceinture; il alloit s'en frapper, ſi Feizi n'eût arrêté ſon bras. Ce jeune homme mit tout en uſage pour le calmer, proteſtant qu'il étoit prêt à tout faire pour

expier ſon infidélité. Le Bramine fondant en larmes, promit de lui pardonnner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les *bédas* ou livres ſaints, & de ne jamais révéler à perſonne le ſymbole de la croyance des Bramines. Feizi promit tout ſans héſiter. On ignore s'il obſerva fidèlement ſa parole : mais juſqu'ici, ni lui, ni perſonne n'a traduit les livres ſaints de l'Inde.

Les Bramines, qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on a fait en tout tems des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zèle leur ſuggèrent. Ces fonctions excluſives d'interprêtes

de la religion leur ont donné ſur les peuples un pouvoir ſans bornes, tel que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques, ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le *vedam*, pour le livre qui contient les principes de leur religion ; mais la plupart d'entr'eux diffèrent ſur pluſieurs points de dogme & de pratique. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction, qui gâta pendant tant de ſiècles la philoſophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celle des Bramines.

Dans tout l'Indoſtan, les loix politiques, les uſages, les manières

même ſont une partie de la religion; parce que tout vient de Brama, être fort élevé au-deſſus de la nature de l'homme, interprête de la divinité, auteur des livres ſacrés, & le grand légiſlateur de l'Inde.

On pourroit croire que ce Brama étoit ſouverain; parce qu'on trouve dans ſes inſtitutions religieuſes, l'intention d'inſpirer aux peuples un profond reſpect, un grand amour pour leur pays; il montre dans toute ſa morale le deſir de corriger le vice du climat. Peu de religions ſemblent avoir été auſſi propres aux régions pour leſquelles elles ont été inſtituées. C'eſt de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuſe, qu'ils ont encore pour les trois grands

fleuves de l'Indoſtan ; l'Indus, le Kriſna & le Gange. C'eſt lui qui a rendu ſacré l'animal le plus néceſſaire à la culture des terres, le bœuf, & la vache dont le lait eſt une nourriture ſi ſaine dans les pays chauds.

On lui attribue la diviſion du peuple en tribus ou *caſtes*, ſéparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette inſtitution eſt antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuſe antiquité des Indiens. Rien ne paroit plus contraire aux progrès naturels de la ſociété, que cette diſtinction de

claſſes parmi les membres d'un même état. Une ſemblable idée n'a pu être fondée que ſur un ſyſtême réfléchi de légiſlation, qui ſuppoſe déjà un état de civiliſation & de lumières très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt que cet uſage ſe ſoit conſervé tant de ſiècles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'eſt un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, ſanctifiés par des idées religieuſes.

La nation eſt diviſée en quatre claſſes ; les Bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artiſans. Ces claſſes ſont ſubdiviſées encore.

Il y en a pluſieurs de Bramines. Les uns répandus dans la ſociété,

ſont ordinairement fort corrompus. Perſuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas ſoumis à la juriſdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compaſſion, de cette charité, ſi ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent ſéparés du monde, & ce ſont des imbécilles ou des enthouſiaſtes, livrés à l'oiſiveté, à la ſuperſtition, au délire de la métaphyſique; on retrouve dans leurs diſputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphyſiciens, la ſubſtance, l'accident, l'immutabilité, l'ame vitale & ſenſitive; avec cette différence que

ces découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde, & qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard, Saint Thomas, Leibnitz, Mallebranche étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver ces rêveries. Et encore de nos jours, quelques médecins qui paſſent pour philoſophes, cherchent à faire reſſuſciter les ſyſtêmes de l'ame vitale & ſenſitive. Comme cette méthode de raiſonner par abſtraction nous eſt venue des philoſophes Grecs, ſur leſquels nous avons bien renchéri; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoiſſances ridicules aux Indiens.

Tels ſont les Brames, ces deſcendans des anciens Brachmanes,

dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration ; car l'affectation de l'auſtérité & du myſtère, & le privilege de parler au nom du ciel, en ont impoſé au vulgaire dans tous les ſiècles. C'eſt à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées ſur la nature du grand être, ſur les peines & les récompenſes futures. A toutes ces connoiſſances, qui flattent d'autant plus la curioſité de l'homme, qu'elles ſont au-deſſus de ſa foibleſſe, les Brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuſes, que Pythagore adopta dans ſon école, le jeûne, la prière, le ſilence, la contemplation : vertus de l'imagination qui frappent plus

la multitude que les vertus utiles & bienfaiſantes. On regardoit les Brachmanes comme les amis des dieux, parce qu'ils paroiſſoient s'en occuper beaucoup ; & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Auſſi le reſpect & la reconnoiſſance leur étoient-ils prodigués ſans meſure. Les princes mêmes dans les circonſtances difficiles, alloient conſulter ces ſolitaires, à qui l'on ſuppoſoit le ſecours de l'inſpiration, puiſqu'on ne pouvoit pas leur ſuppoſer les lumières de l'expérience. Il eſt cependant difficile de croire qu'il n'y eût point, parmi ces Brachmanes, des hommes véritablement vertueux. Ce devroient être ceux qui trouvoient

trouvoient dans l'étude & la ſcience, les alimens d'un eſprit doux & d'une ame pure, & qui en s'élevant par la penſée vers le grand être qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation ſublime, qu'une raiſon de plus pour ſe rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

De tems immémorial les Brames, ſeuls dépoſitaires des livres, des connoiſſances & des réglemens, tant civils que religieux, en avoient fait un ſecret que la préſence de la mort, au milieu des ſupplices, ne leur avoit point arraché. Il n'étoit aucune ſorte de terreurs & de ſéductions auxquelles ils n'euſſent réſiſté, lorſque tout récemment M. Haſtings, Gou-

verneur Général des établiſſemens Anglois dans le Bengale, & le plus éclairé des Européens qui ſoient paſſé aux Indes, devint poſſeſſeur du code des Indiens. Il ſéduiſit quelques Brames, & fit ſentir à d'autres le ridicule & les inconvéniens de leur myſtérieuſe réſerve. Les vieillards, que leur expérience & leurs études avoient élevés au-deſſus des préjugés de leur caſte, ſe prêtèrent à ſes vues, dans l'eſpérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion & de leurs loix. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé paſſoit quatre-vingts ans, & le plus jeune n'en avoit pas moins de trente-cinq. Ils compulsèrent dix-huit auteurs ori-

ginaux Samskrets. (Le *Samskret* ou le *Hanſcrit* eſt une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & n'eſt ſu que des Brames & des *pendets* ou ſavans. C'eſt dans cette langue que ſont écrits tous les livres religieux : auſſi l'appelle-t-on langue ſainte & divine.) Le recueil de ſentences extraites de ces divers auteurs, fut traduit ſous les yeux des Brames, en Perſan, & du Perſan en Anglois, par Alhed. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude & la ſanction qu'on pouvoit deſirer, on appela des différentes contrées du Bengale les plus habiles d'entre les pundits ou Brames juriſconſultes. Voici l'hiſtoire abrégée de la création du monde, &

de la première formation des caſtes, telle que ces religieux compilateurs l'ont expoſée à la tête du code civil.

« Brama aime dans ce pays la » forme du culte qu'on y obſerve. » Il écoute, dans la moſquée, le » dévot qui récite des prières, en » comptant des grains. Il eſt préſent » dans les temples, à l'adoration des » idoles. Il eſt l'intime du Muſulman » & l'ami de l'Indien; le compagnon » du chrétien, & le confident du » Juif. Les hommes, qu'il a doués » d'une ame élevée, ne voient dans » les contrariétés des ſectes & la » diverſité des cultes religieux, qu'un » des effets de la richeſſe qu'il a dé- » ployée dans l'œuvre de la création.

» Le principe de la vérité, ou

» l'être ſuprême, avoit formé la
» terre & les cieux, l'eau, l'air &
» le feu, lorſqu'il engendra Brama.
» Brama eſt l'eſprit de Dieu. Il eſt
» abſorbé dans la contemplation de
» lui-même. Il eſt préſent à chaque
» partie de l'eſpace. Il eſt un. Sa
» ſcience eſt infinie ; elle lui vient
» par inſpiration. Son intelligence
» comprend tout ce qui eſt poſſible.
» Il eſt immuable. Il n'eſt pour lui
» ni paſſé, ni préſent, ni futur. Il
» eſt indépendant. Il eſt ſéparé de
» l'univers, il anime les opérations
» de Dieu. Par cet eſprit, l'univers
» eſt doué des puiſſances de la vo-
» lonté & des puiſſances de l'action.
» Si cet eſprit vient du cœur, par
» le canal de l'oreille, il produit

» la perception de l'ouie ; par le
» canal de la peau, la perception
» du toucher ; par le canal de la
» langue, la perception du goût ;
» par le canal du nez, la perception
» de l'odorat. Cet eſprit anime les
» cinq membres d'action, les cinq
» membres de perception, les cinq
» ſens, & cauſe la création ou l'anéan-
» tiſſement des choſes, contemplant
» le tout en ſpectateur indifférent.

» Brama engendre de ſa bouche
» la ſageſſe ou le brame, dont la
» fonction eſt de prier, de lire &
» d'inſtruire ; de ſon bras, la force,
» ou le guerrier & le ſouverain qui
» tirera de l'arc, gouvernera &
» combattra ; de ſon ventre, de ſes
» cuiſſes, la nourriture ou l'agri-

» culture & le commerçant ; de ſes » pieds, la ſervitude, ou l'artiſan » & l'eſclave, qui paſſera ſa vie à » obéir, à travailler, & à voyager ».

Vous voyez, Madame, que la diſtinction des quatre premières caſtes eſt cenſée aux Indes auſſi vieille que le monde & qu'on la croit d'inſtitution divine.

Le Brame eſt tellement enorgueilli de ſon origine, qu'il croiroit ſe dégrader en ambitionnant la magiſtrature ou la ſouveraineté, tant il eſt parvenu à rendre au peuple ſes chaînes reſpectables, en l'en chargeant au nom de la divinité. A l'aide de ce moyen, il s'eſt aſſuré cette injuſte & révoltante prééminence, que dans tous les

tems, l'homme-prêtre a uſurpée ſur les autres conditions de la ſociété.

LETTRE CXXX.

D'Agra.

LA claſſe des hommes de guerre, Madame, eſt répandue par toute l'Inde, ſous différentes dénominations. On les appelle *Naïrs* au Malabar, & *Rajas* à la côte de Coromandel. Ces Naïrs ſont bien faits & braves, mais ils ſont orgueilleux, efféminés & ſuperſtitieux. Quelques-uns des plus heureux ſe ſont formé de petits États. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au bri-

gandage, aux violences, eſt généralement connue ; & c'eſt ſur les grands chemins ſur-tout qu'ils ſe livrent à ces paſſions. Auſſi nul voyageur prudent qui ne ſe faſſe accompagner par quelqu'un d'entr'eux. Ceux qu'on paie pour ce ſervice, ſe laiſſeroient plutôt maſſacrer que de ſurvivre à l'étranger qui ſe ſeroit mis ſous leur protection ; s'ils trahiſſoient cette confiance, leurs plus proches parens les mettroient en pièces. Ces mœurs ſont particulières au Malabar.

Indépendamment de la caſte des guerriers, il eſt des peuples, tels que les Canarins & les Marattes, qui ſe permettent généralement la profeſſion militaire, ſoit qu'ils deſ-

cendent de quelques tribus vouées originairement aux armes, ſoit que le tems & les circonſtances aient altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſième claſſe eſt celle de tous les hommes, qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux ; ils entendent parfaitement la manière de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde, ce qu'ils ſeroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes, lorſqu'ils ne ſont ni corrompus ni

opprimés. Cette classe, autrefois très-respectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également sacrés. On les voyoit tracer tranquillement des sillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point l'agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled; jamais on n'abattoit les arbres; & la religion toute-puissante venoit ainsi au secours de la raison, qui, à la vérité, enseigne qu'il faut protéger les travaux utiles; mais qui toute seule, n'a pas assez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enseigne.

La tribu des artiſans ſe ſubdiviſe en autant de claſſes qu'il y a de métiers On ne peut jamais quitter le métier de ſes parens. Voilà pourquoi l'induſtrie & l'eſclavage s'y ſont perpétués enſemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorſqu'ils n'ont pas le ſecours du goût & de l'imagination, qui ne naiſſent guère que de l'émulation & de la liberté.

A cette caſte infiniment étendue, appartiennent deux profeſſions remarquables par quelques uſages très-particuliers ; l'une eſt celle des ſeuls ouvriers auxquels il ſoit permis de creuſer des puits & des étangs. Ce ſont les hommes les plus

robuſtes & les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux ; elles mangent même avec eux ; prérogative que dans tout l'Indoſtan, elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers, auxquels tous les tranſports appartiennent, n'ont point de demeure fixe : ils parcourent la péninſule entière ; leur plus grande occupation conſiſte à conduire dans l'intérieur du pays, des troupes de bœufs, connues ſous le nom de *boyades*. Soit uſurpation, ſoit droit originaire, il font paître ces animaux ſur toutes les routes ſans rien payer. Ces *boyades* ſont ordinairement compoſées de cinq à

ſix cens bœufs, dont le plus grand nombre porte des marchandiſes & des proviſions : les autres ſervent de monture aux femmes & aux enfans des conducteurs : ceux-ci me rappellent la vie des patriarches; je crois voir revivre dans eux Abraham, Iſaac & Jacob Comme ces derniers, ces bonnes gens mènent avec eux leurs familles ; les mères accouchent en route & allaitent leurs enfans qui naiſſent, vivent & meurent voyageurs. Le chef, à la tête d'une boyade, conduit la marche au ſon d'une eſpèce de flageolet à trois trous; & le ſoir, où il termine ſa route, là le troupeau s'arrête.

Une des plus importantes fonc-

tions de ces voituriers eſt de fournir des vivres aux armées. On les laiſſe librement traverſer un camp pour pourvoir aux beſoins d'un autre. Leurs perſonnes, leurs bêtes de ſommes, les proviſions mêmes qui leur appartiennent, tout eſt reſpecté. Seulement, s'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduiſent appartinſſent à l'ennemi, on les retiendroit; mais le reſte continueroit paiſiblement ſa marche.

Outre ces tribus, on en compte une cinquième qui eſt le rebut de toutes les autres. Ceux qui la compoſent exercent les emplois les plus vils de la ſociété : ils enterrent les morts, ils tranſportent les immondices; ils ſe nourriſſent de la viande

des animaux morts naturellement. L'entrée des temples & des marchés publics leur eſt interdite. On ne leur permet pas l'uſage des puits communs ; leurs habitations ſont à l'extrêmité des villes, ou forment des hameaux iſolés dans les campagnes, & il leur eſt même défendu de traverſer les rues occupées par des Bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais ſeulement pour les autres caſtes ; & ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. Le mépris qu'on a pour eux, eſt tel que leur vie eſt réputée trop vile pour mériter la protection des loix : ſi par haſard un d'entr'eux touchoit

une perſonne d'une autre tribu, celle-ci a le droit de le tuer ſur le champ.

Tel eſt, même dans les contrées où une domination étrangère a un peu changé les idées, le ſort de ces malheureux, connus à la côte de Coromandel, ſous le nom de *Parias*. Leur dégradation eſt bien plus entière encore au Malabar, qui n'a pas été aſſervi par le Mogol. Sur cette côte, ils prennent le nom de Pouliats : je vous en parlerai lorſque je les aurai vus.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inſpirer aux Indiens une

horreur preſque égale. Cette horreur règne encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu-à-peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées à jamais par des barrières inſurmontables : elles ne peuvent ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette règle eſt chaſſé de la tribu qu'il a dégradée.

Vous vous attendez peut-être, Madame, à voir tomber ces barrières dans les temples. C'eſt-là qu'on

devroit ſe ſouvenir que toutes les diſtinctions de la naiſſance ſont d'inſtitution humaine, & que tous les hommes ſont frères, enfans du même Dieu : il n'en eſt pas ainſi : les dernières claſſes éprouvent les humiliations de leur état, juſques dans les pagodes. A la vérité, tout change lorſqu'on va en pélérinage, au grand temple de *Jagrenat*, le temple de l'Etre-Suprême. Là le Bramine, le Raja ou Nair, le laboureur & l'artiſan portent enſemble leurs offrandes, boivent & mangent enſemble ; là, toutes les tribus ſont confondues au pied des autels. Cependant on apperçoit encore que la tribu des artiſans eſt la tribu la plus baſſe.

La religion, qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas ſuffi pour les faire renoncer entièrement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre & a inſpiré à quelques eſprits inquiets des moyens bien ſinguliers, pour partager avec les Bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde ſous différens noms.

LETTRE CXXXI.

D'Agra.

DANS toutes les religions, Madame, on a vu des enthouſiaſtes s'iſoler dans les déſerts, & paſſer leur vie dans les mortifications & les prières; mais cette pieuſe effervescence ne fut pas de longue durée. Les deſcendans de ces premiers anachorètes ſe rapprochèrent bientôt des villes, & paroiſſant ne s'occuper que de Dieu, leurs regards ſe portèrent avidement ſur la terre; ils voulurent être honorés, puiſſans & riches, quoiqu'ils affectaſſent le mépris des grandeurs, le déſintéreſ-

ſement & l'humilité la plus profonde ; s'ils recueilloient de brillans héritages, ce n'étoit que pour empêcher qu'ils ne tombaſſent dans des mains profanes, ou pour faciliter aux hommes le moyen de gagner le ciel par l'exercice de la charité. S'ils bâtiſſoient des palais ſuperbes, ce n'étoit pas pour ſe loger d'une manière agréable, mais pour élever un monument à la piété généreuſe de leurs bienfaiteurs ; & comment ne pas les croire ? Ils avoient l'extérieur ſi recueilli, ſi pénitent ! leur mépris pour les jouiſſances paſſagères de ce monde paroiſſoit être de ſi bonne foi, qu'on les voyoit ſe livrer à toutes les douceurs de la vie, ſans ſe

douter qu'ils euſſent le moindre attachement aux plaiſirs.

Tels ont été les miniſtres de toutes les religions : c'eſt dans l'Inde particulièrement qu'on trouve encore de ces imaginations exaltées, qui ſe complaiſent dans les ſacrifices les plus pénibles, & dans les pratiques les plus auſtères. On compte pluſieurs de ces aſſociations religieuſes, où l'on eſt admis ſuivant la tribu où l'on eſt claſſé.

Il ſuffit de ſe livrer comme les Bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté ; mais il faut les ſurpaſſer par des mortifications effrayantes, qui inſpirent une ſainte horreur au plus doux de tous les peuples. Les ſpectacles, que donnent ces

fanatiques, étonnent l'imagination. Les uns ſe vautrent dans l'ordure, d'autres ſe font une cruelle habitude de tenir les bras élevés au-deſſus de leur tête, de manière qu'ils ne puiſſent plus les baiſſer ; quelques-uns ſont debout ſept ou huit jours de ſuite ſur leurs jambes qui enflent prodigieuſement. Ils font tous vœu de ne jamais ſe laver, ni peigner le poil qui couvre leur corps, & de contrarier, de défigurer la nature, pour mieux plaire à ſon auteur. Les reſpects de la multitude les dédommagent de ces ſacrifices, dont n'approchent pas les mortifications de nos plus enthouſiaſtes cénobites d'Europe. Courbé ſous le poids de ſes chaînes, étendu ſur le fumier, exténué

exténué de coups, de macérations, de veilles & de jeûnes, le faquir eſt un objet de vénération pour le peuple.

La plupart parcourent les campagnes, où ils jouiſſent des hommages de la multitude & des grands mêmes, qui, par politique ou par conviction, deſcendent ſouvent de leur éléphant, pour ſe proſterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs & des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils deſirent, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur préſente, ſans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de l'ambition de ces

moines conſiſte à amaſſer de quoi planter des arbres, de quoi creuſer des étangs, de quoi réparer ou conſtruire des pagodes.

Ceux d'entr'eux qui préfèrent le ſéjour des bois, voient accourir dans leur ſolitude des perſonnes du ſexe, qui ne ſont point d'un rang aſſez diſtingué pour vivre enfermées, & principalement celles qui n'ont point d'enfans; ſouvent elles trouvent dans leur pélérinage la fin d'une ſtérilité, plus honteuſe aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent auſſi & fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a tant vanté les merveilles; mais ils y vivent toujours ſous des tentes ou à l'air libre. C'eſt-

là qu'ils reçoivent les reſpects qui leur ſont prodigués, qu'ils ſe voient environnés d'une foule d'adorateurs, qui viennent à genoux ſolliciter des conſeils & des prières. Rarement ces cénobites daignent-ils ſe tranſporter dans les palais où l'on ſe tiendroit bien honoré de leur préſence. Si quelquefois ils cèdent aux ſupplications de quelques femmes du plus haut rang, leurs ſandales qu'ils laiſſent à la porte, avertiſſent le mari qu'il ne lui eſt pas permis d'entrer. Je me ſuis cru en Eſpagne, où le même uſage règne parmi les moines.

LETTRE CXXXII.

PARCOURONS un moment les différentes classes de religieux. La plus révérée est celle des *Saniassis* ou *Sanachis* : le peuple pour qui l'admiration semble un sentiment d'habitude, la regarde comme sainte. Le Saniassi est ou Brame ou Choutré : il se dévoue entièrement à la divinité ; il fait vœu d'être pauvre, chaste, & sobre ; ne possède rien, ne tient à rien, erre de tous les côtés, presque nud, la tête rasée, le dos & les reins couverts d'une simple toile jaune, ne vivant que d'aumônes, & ne mangeant que pour s'empêcher de mourir. Un

Indien de toutes les caſtes, à l'exception de celle des Parias, peut être Saniaſſis. Chaque ſecte a les ſiens; ils vivent comme vivoient les anciens Brachmanes dont j'ai eu l'honneur de vous parler, & ſuivent la même doctrine, ce qui feroit croire qu'ils deſcendent de ces anciens prêtres, que l'Indien dans les tems antiques, plaçoit à côté de Brama.

Les *Pandarons* diſputent d'honneur & de vénération avec les Saniaſſis. Ils ſont de la ſecte de *Chivem*; ſe barbouillent toute la figure, la poitrine & les bras avec des cendres de bouze de vache. Ils parcourent les rues, demandent l'aumône, & chantent les louanges

de Chiven, en portant un paquet de plumes de paon à la main & le lingam pendu au col ; pour l'ordinaire, ils ont quantité de colliers & de braſſelets d'*outrachon* ; c'eſt la ſemence d'un fruit aigre, qui ne croît qu'au nord de l'Inde. On l'appelle également noyau de routren, parce que les ſectateurs de ce dieu croient qu'il ſe plaît à s'y renfermer. Les zélés portent toujours au moins ſur eux un de ces noyaux, dans la ferme perſuaſion que ſon influence écartera *Yamen*, le dieu des morts ſubites. Cette ſemence eſt preſque ronde, très-dure & ciſelée comme un noyau de pêche. C'eſt dans ces ciſelures, qui forment par haſard quelques figu-

res, que les Saniaſſis & les Pandarons, ſectateurs de Chiven, découvrent quelqu'une des incarnations de ce dieu.

Le Pandaron ſe marie & vit ordinairement en famille; celui qui fait vœu de chaſteté, s'appelle *Tabachi*. Il diffère du Saniaſſi, en ce qu'il vit en ſociété, ſoit avec ſa famille, ſoit avec d'autres Pandarons; il témoigne ſa reconnoiſſance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de ſandal & de bouze de vache, qu'il dit rapporter des lieux ſaints. Le nom de *Pandaron* eſt collectif pour les religieux de Chiven, comme celui de *Tadin* pour ceux de *Vichenou*.

Le *Caré-Patrépandaron* eſt une eſpèce de Pandaron ; il fait vœu de ne plus parler ; il entre dans les maiſons, & demande l'aumône en frappant des mains ſans rien dire. Ceux qui lui font la charité, prennent du riz tout cuit & le mettent dans les mains du religieux. Celui-ci le mange toujours à l'endroit où on le lui donne ; & s'il n'en a pas aſſez, il va dans une autre maiſon redemander la même aumône. Son nom eſt ſignificatif : *Caré* veut dire main ; & *patré* aſſiette.

Le *Paeni-Caori* eſt auſſi une eſpèce de Pandaron chargé de porter les offrandes que les Indiens font au temple de *Paeni*, dédié à *Soupra-*

manice, un des fils de Chiven ; ces offrandes conſiſtent en argent, ſucre, miel, camphre, lait, beurre, cocos, &c. Ce religieux eſt ordinairement habillé de jaune, comme les *Pandarons* ; porte les préſens qu'il doit faire aux deux bouts d'un bâton ; pour ſe mettre à l'abri du ſoleil, il ajuſte un tendelet tel que celui d'un palanquin.

Les *Cachi-Caoris* ſont une autre eſpèce de Pandarons, qui font le pélérinage de *Cachi*, d'où ils rapportent de l'eau du Gange dans des vaſes de terre ; ils doivent la porter juſqu'à Rameſſourin près du cap Comorin, où eſt un temple très-renommé de Chivem. On répand cette eau ſur le *lingam* de ce

temple, enſuite on la ramaſſe pour la diſtribuer aux Indiens, ceux-ci la conſervent religieuſement, & lorſqu'un malade eſt à l'agonie, on lui en verſe une ou deux gouttes dans la bouche, de même que ſur la tête.

On trouve encore dans l'Inde, nombre de religieux de la ſecte de Vichenou, tels que le *Tadin*, le *Satadéven*, le *Vaïchenaven*, &c.

Le Tadin va mendiant de porte en porte, danſant & chantant les louanges & les métamorphoſes de Vichenou; pour accompagner ſa voix, il bat d'une main ſur une eſpèce de tambour, & quand il a fini chaque verſet, il bat ſur un plateau de cuivre avec une baguette qu'il tient dans les deux

premiers doigts de l'autre main : ce plateau qui lui pend au-deſſous du poignet, rend un ſon très-fort & très-aigu; ſur la cheville des pieds, il porte des anneaux de cuivre que l'on appelle *chélimbou*. Ces anneaux creux & remplis de petits cailloux lui ſervent encore d'accompagnement & de meſure pour le chant & pour la danſe. Ces religieux, quand ils ſe réuniſſent dans les *aldées* ou villages, ont un chef qui n'eſt diſtingué des autres que par un grand bonnet rouge, dont le bout ſe recourbe en avant, & ſe termine en tête d'oiſeau. Les autres ne portent pour tout vêtement, qu'une ſimple toile & une toque jaune.

Les Satadevens forment une caſte religieuſe, dans laquelle les autres Indiens ne peuvent pas entrer ; ils naiſſent religieux, ſe marient, & vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône, en chantant comme les Tadins.

Les Vaïchenavins forment une tribu, comme les Satadévens, & diffèrent peu de ces derniers.

On connoît encore le *Ponichari*, dévoué au culte de *Manarſuami* ou de Darma Raja ; tout homme, excepté le Parias, peut embraſſer cet état ; ils font les cérémonies dans les temples de ces deux divinités.

Les Brames regardent ce culte comme

comme idolâtre, & jamais un ſectateur de Vichenou ne ſera le Pontchari de Manarſuami, parce que les Vichenouviſtes prétendent que ce dieu n'eſt qu'une transfiguration de Soupramanier, fils de Chiven.

Les Pontcharis vont dans les rues, dans les places publiques & ſur les chemins les plus fréquentés, chantant les louanges, la vie & les guerres de leur dieu, à-peu-près comme les premiers poëtes de l'antique Grèce récitoient ou chantoient en public leurs vers, en l'honneur des divinités fabuleuſes. Ces religieux ſe marient & peuvent quitter cet état, quand ils en ſont dégoûtés. Leur nom vient de *pontché*,

qui ſignifie *cérémonie journalière*, faite aux dieux.

La Déeſſe *Mariatale* a auſſi ſes Pontcharis nommés Baïniens, parce qu'ils accompagnent leurs chants d'un inſtrument appelé Baïni. Les Baïniens ſont pour la plûpart de la caſte des Parias. Mais ils ne demandent l'aumône que dans les temples de la Déeſſe.

LETTRE CXXXIII.

D'Agra.

JE vous ai donné bien des détails, Madame, & cependant vous n'auriez aucune idée du fanatiſme Indien, ſi je ne faiſois paſſer ſous vos yeux les auſtérités des religieux connus ſous le nom de *pénitens*. Le chriſtianiſme, malgré tous ſes martyrs, n'a jamais fait des victimes ſi courageuſes ; ces pénitens ſont chez les Gentils, ce que les Fakirs ſont chez les Mogols : le fanatiſme leur fait tout abandonner, biens, parens, femmes, enfans & amis, pour embraſſer une vie qu'ils traînent dans la douleur & la mi-

sère. La plupart ſont de la ſecte de Chiven : les ſeuls meubles qu'ils puiſſent avoir ſont un lingam devant lequel ils ſont continuellement en adoration, & une peau de tigre ſur laquelle ils ſe couchent. Tout ce que la fureur fanatique peut imaginer de tourmens & de ſupplices, ils l'exercent ſur eux-mêmes. Les uns ſe déchirent à coups de fouet, ou ſe font attacher au pied d'un arbre par une chaîne que la mort ſeule peut briſer. Les autres font vœu de reſter toute la vie dans une poſture gênante, telle que d'avoir toujours les poings fermés, de manière que leurs ongles qu'ils ne coupent jamais, leurs percent peu-à-peu les mains. Ceux-ci tien-

nent toujours les bras croiſés ſur la poitrine ou bien les mains élevées au-deſſus de la tête. Dans cette attitude, ils ne peuvent ni manger ni boire, que par le ſecours de quelques diſciples. Ceux-là s'enterrent vivans dans des ſouterrains, où ils ne reſpirent que par un petit ſoupirail. Quelques-uns moins fous ſe contentent de s'enterrer juſqu'au col. On en voit qui font vœu de reſter toujours debout, ſans jamais ſe coucher; ils dorment appuyés contre une muraille ou contre un arbre; & pour s'empêcher de pouvoir dormir commodément, ils s'engagent le col dans de certaines machines qui reſſemblent à une eſpèce de grille, dont ils ne peuvent

plus ſe débarraſſer. J'en ai vu pluſieurs ſe tenir des heures entières ſur un ſeul pied, les yeux attachés au ſoleil, & contemplant cet aſtre avec la fierté du regard de l'aigle. Quelquefois pour ſe ſanctifier davantage, ils élèvent de même un pied en l'air, mais ne s'appuient de l'autre que ſur l'orteil, tiennent les bras élevés, & ſe placent au milieu de quatre vaſes pleins de feu. D'autres plus imbécilles encore que tous ceux-là ſe montrent tout nus devant le peuple, pour lui prouver que depuis qu'ils ont abandonné leur corps à la divinité, ils ne ſont plus ſuſceptibles d'aucune paſſion, mais qu'ils ſont rentrés dans l'état d'innocence. Le peuple perſuadé de leur

vertu, les regarde comme des ſaints, & penſe qu'ils obtiennent de dieu toutes leurs demandes. Chacun croyant faire une œuvre pieuſe, s'empreſſe à leur porter à manger, à mettre les morceaux dans la bouche de ceux qui ſe ſont interdit l'uſage de leurs mains. Quelques femmes même portent la vénération pour ces pénitens, juſqu'à l'adoration, tandis que l'Indien eſt en contemplation. Le nombre de ces prétendus bienheureux eſt beaucoup diminué depuis que l'Inde gémit ſous l'oppreſſion & l'eſclavage. Ces pénitens devroient ſans doute regarder les calamités publiques, comme des pénitences aſſez dures: il n'eſt pas néceſſaire d'être ingé-

nieux à ſe préparer des ſupplices, quand la nature & les hommes concourent à nous en accabler.

Au reſte le caractère de ces pénitens eſt un grand fonds d'orgueil & d'amour-propre. Dans l'idée qu'ils ont de leur ſainteté, ils évitent d'être touchés par les gens de baſſe caſte & par les Européens, de peur d'en être ſouillés. Si on s'approche de leur perſonne, ils s'éloignent auſſitôt; ils ne permettent pas même qu'on touche à leurs meubles. Tout ce qu'ils portent ſur eux, s'il faut croire aux idées populaires, renferme quelque myſtère, & mérite la plus grande vénération.

L'hiſtoire Indienne, comme toutes les hiſtoires religieuſes, conſerve

la vie & la mémoire d'une foule de pénitens célèbres dans l'antiquité, que ceux d'aujourd'hui ſe font gloire de prendre pour modèles.

Les plus anciens peuples de la terre ont eu diverſes ſectes, qu'on peut comparer aux religieux Indiens : elles menoient une vie errante & vagabonde, alloient de ville en ville, chantant les victoires des dieux, & toujours mendiant ſous le voile de la religion. Les *Eſſéniens*, parmi la nation Juive, s'eſtimoient plus ſaints & plus purs que les Juifs, parce qu'ils faiſoient vœu de chaſteté, vivoient dans les déſerts, s'iſoloient ſur les montagnes où ils ne ſe nourriſſoient que de

racines, & s'abſtenoient religieuſement de tout ce qui a vie. L'effuſion du ſang ſur-tout, dans les ſacrifices, leur étoit en horreur. Ils chantoient leurs hymnes, à la manière des religieux Indiens, toujours en danſant.

Les diſciples de Pythagore chez les Grecs mettoient tout en commun, s'abſtenoient de viandes & de liqueurs, ne ſe nourriſſoient que des légumes. On les voyoit ſans ceſſe en contemplation, obſervant un ſilence quelquefois de trois ans.

Les Druides, prêtres des anciens Gaulois, menoient dans les bois, comme les religieux Indiens, une vie ſolitaire, & obſervoient auſſi le célibat.

Je riſquerai ici une penſée : il me ſemble que tant que les miniſtres des autels ont vécu ſolitaires dans l'ombre des bois ou des ſanctuaires, loin des regards de la foule, ils ont obtenu un reſpect & une vénération, qui leur faiſoient partager avec leurs dieux les adorations des peuples. Mais ils ont commencé à perdre ces honneurs que la crédulité populaire leur rendoit, dès qu'ils ont voulu abandonner la ſolitude des bois, & le ſilence des temples, pour ſe répandre dans les villes, & communiquer avec le peuple. Les premiers prêtres ne ſe montroient que comme leurs dieux, toujours à une grande diſtance des humains. L'homme pa-

triarche eût ſans doute moins fixé les regards des peuples, s'il n'avoit toujours eu l'attention de préférer la retraite des champs à la ſociété de ſes ſemblables. Voilà pourquoi l'imagination de l'homme a toujours fait habiter loin de la terre, dans les cieux, la famille innombrable de dieux qu'elle s'eſt créés. Si nous voulions parcourir les annales du monde, par-tout nous découvririons des traces des opinions religieuſes, qui ſont encore chez le peuple Indien, dans toute leur intégrité.

LETTRE CXXXIV.

D'Agra.

QUOIQUE les livres ſacrés des Indiens, Madame, n'offrent rien de ce merveilleux aimable, qui éblouit quelquefois dans la théologie Grecque, leur mythologie eſt auſſi découſue que celle de preſque tous les peuples de l'antiquité. On n'y voit pas en particulier la liaiſon de leurs principes religieux, avec ces diverſes claſſes qui ſont la baſe de leur Gouvernement. Le *Shaſter*, qu'on regarde comme un commentaire du *Védam*, a jeté un peu de jour ſur cette matière : « L'Eternel, » dit ce livre, concentré dans la

» contemplation de ſon eſſence,
» forma la réſolution de créer des
» êtres qui puſſent participer à ſa
» gloire. Il dit, & les anges furent.
» Ils chantoient de concert les
» louanges du créateur, & l'har-
» monie régnoit dans le ciel; lorſ-
» que deux de ces eſprits s'étant ré-
» voltés, en entraînèrent une légion
» à leur ſuite. Dieu les précipita
» dans un ſéjour de tourmens, &
» ne les en tira qu'à la prière des
» anges fidèles, & à des conditions
» qui les remplirent de joie & de
» terreur. Les rébelles furent con-
» damnés à ſubir ſous différentes
» formes, dans la plus baſſe des
» quinze planètes, des châtimens
» proportionnés à l'énormité de leur

» premier crime. Ainſi chaque ange
» ſubit d'abord ſur la terre quatre-
» vingt-ſept tranſmigrations, avant
» d'animer le corps de la vache,
» qui tient le premier rang parmi les
» animaux. Ces différentes tranſmi-
» grations ſont un état d'expiation,
» d'où l'on paſſe à un état d'épreuve,
» c'eſt-à-dire, que l'ange tranſmigre
» du corps de la vache dans un
» corps humain. C'eſt-là que le
» créateur étend ſes facultés intel-
» lectuelles & ſa liberté, dont le
» bon ou le mauvais uſage avance
» ou recule l'époque de ſon pardon.
» Le juſte va ſe rejoindre en mou-
» rant à l'Etre-Suprême. Le méchant
» recommence ſon tems d'expia-
» tion ».

Ainſi ſuivant cette tradition du *Shaſter*, la métempſycoſe eſt un vrai châtiment, & les ames qui animent la plûpart des animaux, ne ſont que des êtres coupables. Cette explication n'eſt pas ſans doute univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractère dur. Car le dogme de la tranſmigration des ames, ſemble annoncer dans ſon origine plus d'eſpérance que de crainte.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un

gouvernement modéré, commencèrent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence. Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le voient mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître. Les hommes préfèrent toujours aux idées vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont fait leur bonheur; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre

ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, dont leur imagination ne pouvoit ſe former aucune idée. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. Envain la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la première fois; le ſentiment adopta ce que rejettoit la raiſon. Heureux encore les peuples, dont la religion offre des menſonges agréables!

Le *Shaſter* a rendu le dogme de la métempſycoſe plus triſte, ſans doute, pour le faire ſervir d'inſtru-

ment & de ſoutien à la morale qu'il falloit établir. C'eſt en effet d'après cette tranſmigration, enviſagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux ſont la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de ſes pères. Ce dernier préjugé, ſur lequel il paroît que tous les peuples ſont d'accord, malgré la différence ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les inſtitutions ont ſans doute avec celle des Indes, des rapports hiſtoriques, que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Egypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune,

au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il y a apparence que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſitôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs caſtes, ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins. Brama voulut ſans doute donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles, qui les exerçoient

alors, ſans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la ſuite donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe des Indiens à obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît une des plus anciennes du monde.

Brama ordonna différentes nour-

ritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre & quelques autres caſtes peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux, & les gens des plus baſſes claſſes ne vivent qu'avec du riz cuit à l'eau. On n'eſt pas ſurpris, puiſqu'ils ont ſi peu de beſoins, que leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq ſous. Quelques-uns même ne gagnent que deux ſous par jour, & cependant ces deux ſous leur ſuffiſent.

C'eſt ici le lieu de faire obſerver aux philoſophes qui pré-

tendent que l'homme eſt un animal frugivore, que les Indiens de la caſte guerrière mangent de la viande, & ſont cependant plus robuſtes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-tems que les hommes des autres claſſes, qui ſe nourriſſent de végétaux. Il eſt vrai que la caſte des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du ſeptentrion, & que la preſqu'île n'eſt guère occupée que par les tribus inférieures. La différence des tempéramens des habitans du nord & de ceux du midi, eſt trop conſtante pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élaſticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une

vie plus variée, donne plus de faim & de force, de réſiſtance & d'activité, de reſſort & de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, les facilités de vivre ſans agir, une tranſpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaiſir & de molleſſe, un genre de vie ſédentaire & toujours le même : tout cela fait que dans les climats méridionaux, l'homme vit & meurt plutôt. Du reſte on voit qu'il a reçu de la nature le don de vivre dans tous les climats, d'une manière analogue à la diverſité des beſoins qu'ils font naître : il eſt chaſſeur, ichthiophage, frugivore, paſteur, laboureur, ſelon l'abondance

l'abondance ou la ſtérilité de la terre : mais cependant l'homme frugivore ſera toujours plus doux, plus ſenſible, plus facile à s'attendrir que l'homme carnivore. L'Europe nous en donne une preuve. En France on mange beaucoup moins de viande qu'en Angleterre & qu'en Allemagne : auſſi les mœurs Françoiſes ſont-elles plus douces que les mœurs Angloiſes, que les mœurs Allemandes. Telle eſt l'influence des loix phyſiques ſur les loix morales. La nourriture des végétaux, & la chaleur exceſſive font des Indiens le peuple le plus doux & le plus humain. On voit dans des hommes ſexagénaires la ſimplicité de l'enfance. Ils connoiſ-

ſent à peine pluſieurs des paſſions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes deſtinés à reſter toujours dans le même état ; ils n'ont guère que l'avarice, paſſion des corps foibles & des petites ames. Ils n'aiment que les travaux paiſibles ou l'oiſiveté. Je leur ai entendu ſouvent citer ce paſſage d'un de leurs auteurs favoris ; *il vaut mieux être aſſis, que marcher : il vaut mieux dormir, que veiller ; mais la mort eſt au-deſſus de tout.* Auſſi la promenade leur eſt preſque inconnue, ils paſſent volontiers des journées entières au ſein de la molleſſe, étendus ſur des nattes fines ou ſur des tapis. Et là, leur imagination les tranſporte

voluptueuſement ſous l'ombre des bois, & les berce d'idées amoureuſes.

En conſidérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées ; qu'à la facilité de ſatisfaire tous leurs beſoins, les Indiens joignent un caractère compatiſſant, une morale qui les éloigne également de la perſécution & de l'eſprit de conquête, on ne peut s'empêcher de remonter en gémiſſant, juſqu'à la ſource de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation, les privilèges & l'autorité, & raſſemblé ſur le reſte des habitans, les calamités & l'infamie.

LETTRE CXXXV.

D'Agra.

LA religion de Brama, Madame, assez simple dans son origine, est divisée en quatre-vingt-trois sectes qui conviennent entr'elles sur quelques points principaux, & ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Cet esprit est moins préjudiciable

que celui de ramener les cœurs & les opinions par la violence; mais il s'oppoſe à la communication des hommes : c'eſt une barrière de plus entre les peuples.

Malgré ces barrières, l'Inde a été ouverte à un grand nombre de Mahométans. Quelques-uns y ſont venus des bords de l'Afrique. La plûpart deſcendent d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établiſſemens ou des incurſions. La force des armes les avoient rendus maîtres de tout le pays juſqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient enſuite paſſé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés juſqu'aux extrêmités de l'Orient. Sur ce continent immenſe, ils étoient les fac-

teurs de l'Arabie & de l'Egypte. Ils étoient traités avec des égards marqués par tous les ſouverains qui vouloient avoir des liaiſons avec ces contrées. En peu de tems il ne leur fut pas difficile de ſe multiplier ; leur religion leur permettant la polygamie, ils ſe marioient dans tous les lieux où ils faiſoient quelque réſidence.

Leurs ſuccès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les îles répandues ſur cet océan. Le beſoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états, & à s'y rendre les arbitres du Gouver-

nement. Ils profitèrent de l'aſcendant que leur donnoient leurs lumières & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout aſſervir. Dans la vue de leur plaire, des deſpotes & des eſclaves ſe détachèrent de la religion de Brama à laquelle ils tenoient fort peu, pour embraſſer des dogmes, qui devoient leur procurer quelques avantages; le ſacrifice étoit d'autant plus facile que les prédicateurs de l'Alcoran ſouffroient ſans difficulté qu'on alliât les anciennes ſuperſtitions, avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces Mahométans Arabes, apôtres & négocians tout-à-la-fois, avoient encore étendu leur religion, en achetant beaucoup d'eſclaves aux-

quels ils donnèrent la liberté après leur avoir fait embraſſer leurs dogmes : mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur ſang à celui des affranchis, ceux-ci formèrent avec le tems un peuple particulier ſur la côte de la preſqu'île des Indes, depuis Goa juſqu'à Madras. Ils ne ſavent ni le Perſan, ni l'Arabe, ni le Maure, & leur idiome eſt celui des contrées où ils vivent. Leur religion eſt un Mahométiſme corrompu par les ſuperſtitions Indiennes. Ils ſont courtiers, écrivains, marchands, & navigateurs ; à la côte de Coromandel, on les connoît ſous le nom de *Chaliats* ; au Malabar, ſous celui de *Mapoulès*, ou *Ma-*

pelets. On ſe défie généralement de leur caractère perfide.

Les premiers Européens qui s'établirent dans l'Inde jugèrent ſuperſtitieux le culte des Indiens, le rejettèrent comme idolâtre & criminel, & ſe firent un plaiſir de mépriſer tous les uſages religieux. Mais à conſidérer leur conduite d'un œil philoſophique, des étrangers, qui alloient parmi des nations lointaines, ſoit pour le commerce, ſoit pour les convertir, n'auroient point dû affecter de heurter de front leurs préjugés, ſur-tout lorſqu'il étoit notoire qu'ils ne pouvoient le faire ſans ſe rendre mépriſables, & même infâmes, ſelon les principes reçus dans ces contrées.

A la vérité le culte public dans l'Inde eſt rempli de ſuperſtitions & de préjugés. Le lait, le beurre, le caillé, l'urine & la bouze de vache, ſont ici reputés les cinq choſes les plus néceſſaires à l'homme. Les trois premiers alimens forment la principale nourriture des Brames. Ils s'abſtiennent de manger de la viande, & ſur-tout du bœuf. Mais il n'eſt pas étonnant qu'un Brame, même en le ſuppoſant au-deſſus de tout préjugé, ait une répugnance invincible pour cette nourriture. Il ne faut qu'être maîtriſé par l'habitude. Du reſte l'Indien le plus ſuperſtitieux mange du bœuf. La vache eſt en grande vénération. Les femmes pieuſes, dans les maladies, regardent comme la

meilleure recette les prières qu'elles adreſſent à une vache par excellence, qu'elles invoquent ſous le titre d'amie du roi des cieux, de type, mère & patrone de toutes celles de ſon eſpèce.

Les *veratti*, ou bouze deſſéchée de ces animaux, mâles & femelles, donnent à ces peuples un feu dont la chaleur douce & active eſt préférée pour cuire leur manger; & même pour des opérations des arts, telles que la trempe du fer. On emploie auſſi ces *veratti* pour éclairer les cérémonies. A cet effet, on en met dans des eſpèces de carcaſſes de fer, en forme de réchauds, qui portés au bout d'un bâton, & arroſés d'huile fourniſſent une lumière

ſymbolique, pure, égale & tempérée. La cendre de ces *veratti* préparée à l'aide de certaines prières, forme le *tiron nouron* ou cendres bénites. Cette fiente encore fraîche (chani) ſert auſſi dans diverſes expiations; mais l'uſage qu'on en fait le plus journellement, c'eſt après l'avoir délayée dans un peu d'eau, d'en frotter les appartemens & d'en nettoyer les meubles, ſur-tout s'ils ont contracté quelque impureté. Cette lotion, dont l'odeur n'eſt pas déſagréable, ſe sèche promptement, rafraîchit l'air & écarte les inſectes.

La ſeule urine des vaches jouit de pluſieurs propriétés. Dès le matin lorſque ces animaux ſortent de l'étable, on

on voit quantité de femmes & de filles s'avancer d'un air recueilli, chacune avec un petit vaſe de cuivre à la main, ſuivre les vaches pas à pas, les careſſer, leur tirer la queue, & les chatouiler pieuſement, afin d'en obtenir, le plutôt poſſible, cette eau ſi propre aux purifications légales, & toujours en chantant les oraiſons relatives aux circonſtances. Ces uſages règnent ſur-tout dans les villages habités ſeulement par des Brames, villages en vénération, où aucun particulier d'une autre tribu ne peut paroître monté ſur un bœuf. Enfin la ſuperſtition & l'humanité ſe font un devoir ſacré de conſacrer annuellement un jour à l'expreſſion de leur recon-

noiſſance envers les vaches & les bœufs. Pendant cette eſpèce de jubilé, ces animaux couronnés de fleurs, les cornes peintes de ſignes myſtérieux, peuvent aller & venir en toute liberté, & là où ils trouvent une nourriture à leur goût, ils peuvent la prendre ſans que perſonne ait le droit de s'y oppoſer.

Tel eſt l'enſemble des apperçus d'après leſquels pluſieurs voyageurs peu obſervateurs, n'ont pas craint d'aſſurer en Europe, que les Indiens adoroient ces animaux. Mais il n'eſt pas ſage d'apprécier la croyance d'une nation quelconque d'après des légendes ſuperſtitieuſes & de petites obſervances, qui, inſipides & faſtidieuſes, ont aſſez générale-

ment la vertu d'extaſier, d'attacher, d'hébêter ce qui eſt peuple.

Il eſt vrai que les animaux déſignés par le légiſlateur, & eſtimés en conſéquence comme un des plus précieux dons que l'Etre-Suprême ait faits à l'homme, jouiſſent dans ces contrées des plus grands égards. Ainſi les vaches, de date immémoriale, ſont qualifiées du nom de *nourrices de l'homme*; auſſi les plus grands princes ſe ſont fait gloire de leur être comparés. On trouve encore dans l'Inde des pièces de monnoie, frappées depuis plus de quatre mille ans, ſur un côté deſquelles on voit le nom des princes règnans, & ſur le revers, une vache allaitant ſon veau. Le reſpect qu'on

a pour ces animaux eſt ſi grand, qu'un Indien ne ſe permet jamais de faire travailler une vache, ſurtout lorſqu'elle eſt pleine : le cas eſt alors plus grave, & devient de droit un fait de police, dont la connoiſſance appartient au chef du lieu. On voit bien dans ce cas que la loi s'appuie de l'autorité de la religion. Quoique les témoignages de la reconnoiſſance du peuple Indien aient dégénéré en pratiques ſuperſtitieuſes, & même ridicules, cependant quiconque les étudie avec ſoin, ne peut les ſoupçonner de former un culte religieux. Dans certaines parties de l'Inde, la vie des vaches eſt ſous la ſauve-garde de la loi, à-peu-près comme celle d'un citoyen

honorable. Ainſi la mort de celui-ci, quoique réputée plus criminelle que celle d'un bœuf, n'entraîne cependant point de châtiment capital, ſi elle a été donnée par inadvertance, ou en ſe défendant; un tel délit peut devenir l'objet d'une amende, & être expié par l'aumône ou par quelque autre œuvre pie.

Quant à l'impureté légale, elle a été plutôt imaginée par la politique que par la ſuperſtition. Les vaſes neufs, la monnoie d'or, d'argent & de cuivre, le béthel, tous les fruits, la liqueur tirée des cocotiers, les huiles, toutes ſortes de graines, tous les farineux torréfiés qui tiennent lieu de biſcuit aux ſoldats & aux voyageurs, & toutes

les ſubſtances de cette nature ſont réputées impures ſelon la loi, lorſqu'elles ſont touchées immédiatement par des perſonnes de tribus différentes. Mais elles ne ſont point ſuſceptibles d'impureté légale, & n'en peuvent devenir les véhicules lorſqu'on y porte les mains à différens tems.

Dans quelques montagnes, où les uſages antiques ont moins ſubi d'altération, un étranger, ou un Indien de certaines tribus, ne peut, ſans le ſouiller, ſe déſaltérer dans un étang, dont l'eau n'a pas de cours. Surpris en pareil cas, il eſt cruellement puni de ſon imprudence. Ce n'eſt pas tout : cette impureté légale eſt auſſi communicative que

le fluide électrique; mille pièces de bois ſuppoſées bout-à-bout, lui ſerviroient inévitablement de conducteur, ſi dans le même inſtant qu'un Brame purifié porte la main à l'un des bouts, une perſonne d'une différente caſte touchoit à l'autre extrémité.

Mais la terre, la pierre, l'eau courante, ne reçoivent & ne communiquent rien de cette ſouillure. Ainſi le Brame le plus en état de grace pourra ſe tenir à deux pas d'un étranger; s'il a quelque choſe à remettre à celui-ci, il doit le poſer à terre ou le laiſſer tomber de ſa main: & ſi l'étranger vouloit à ſon tour lui remettre quelque choſe, il ſeroit obligé d'en uſer

de même. Mais ſi par inadvertance l'étranger touchoit l'objet en même tems que le Brame, celui-ci ſeroit obligé à recommencer toutes ſes purifications. Ce préjugé eſt ſi fort, qu'une femme qui a la foibleſſe de s'abandonner à un étranger, ne ſe croit point coupable, tant qu'elle lui a refuſé ſa bouche ; car cet organe, deſtiné à prononcer des mots ſacrés, perd ſa pureté par cette profanation.

Vous voyez, Madame, que le culte public de l'Inde eſt très-ſuperſtitieux. Mais autant j'en condamne tout ce qu'il renferme d'abſurde & de puérile, autant je ſuis éloigné de le taxer d'idolâtrie, dans le ſens ſtrict que nous attachons à cette

qualification. Si quelques écrivains ſont tombés dans cette erreur, c'eſt qu'ils ont rendu par les mots *dieu*, *divinité*, qui dans notre langue ont une acception rigoureuſe, des termes qui, chez eux, ne ſignifient réellement que des intelligences ſubalternes, des anges ou des ſaints. Il faut conclure de toutes ces obſervations que le but des premiers inſtituteurs étoit de regner avec plus d'empire ſur un peuple aveuglé & avili par tant de préjugés. Le peuple Indien n'étoit alors qu'un peuple d'enfans dans la plus grande ſubordination.

LETTRE CXXXVI.

D'Agra.

IL y a long-tems, Madame, que toutes les lettres que je vous adreſſe ſont datées d'Agra, & cependant je ne vous ai rien dit encore de cette capitale de l'Indoſtan. Ce n'eſt pas qu'elle ne mérite une deſcription particulière; mais avant de vous en occuper, j'ai jugé préférable de vous faire connoître tout ce que j'ai pu recueillir touchant les naturels de l'Inde. Comme j'aurai à les obſerver encore ſur la côte de Malabar, je prévois qu'ils m'y fourniront de nouveaux détails dignes de vous être communiqués.

Laiſſons donc repoſer juſques-là ce ſujet intéreſſant, & occupons-nous d'une ville auſſi célèbre dans l'hiſtoire de l'Aſie, que Paris le peut être dans les annales de l'Europe.

Je crois vous avoir déjà raconté que l'Indoſtan obéit aujourd'hui à deux empereurs. Le premier, qui vit ſous la dépendance des Anglois, réſide à Maxoudabad. Le ſecond, connu ſous le nom de Grand-Mogol, eſt un uſurpateur, qui, quoique dépouillé de la plus grande partie de l'Empire qu'il a envahi, eſt encore un ſouverain puiſſant en Aſie, & qui paſſant de Delhi au centre de ſes poſſeſſions, a fait d'Agra ſa réſidence & ſa

capitale. Cette ville, la plus grande de toutes les Indes, eſt ſituée dans une plaine rude & ſabloneuſe, ſur la rivière de Géméné qui eſt un bras du Gange. Elle eſt bâtie en forme de demi-lune, défendue par un mur de pierres rouges, & entourée d'un foſſé qui a cent pieds de largeur. J'ai vérifié par moi-même ce que la commune renommée publie de l'étendue de cette ville, c'eſt-à-dire que j'ai eſſayé d'en faire le tour à cheval, & l'eſpace d'un jour entier m'a ſuffi à peine pour l'achever. Sur cet eſpace immenſe trois fois plus étendu que celui où s'élève Paris, on s'attendroit à trouver une population prodigieuſe; mais Agra contient à peine

huit cens mille hommes; c'eſt vous dire qu'il y a des quartiers, qui dans leur enſemble offrent à l'œil & à l'imagination l'aſpect d'une ſolitude.

Il eſt vrai que les maiſons ſont fort éloignées les unes des autres, & que celles des riches & des grands ont des jardins ſpacieux. Ces palais entremêlés d'arbres toujours verds, dont les cours & les jardins ſont parés, forment des points de vue agréables, & procurent une fraîcheur délicieuſe dans un climat brûlant. Les principales rues de la ville ſont larges, longues & bien bâties. Il en eſt quelques-unes dont les côtés ſont voutés en arcades, d'un quart de lieue de lon-

gueur; on y voit des boutiques de marchands & d'artiſans de toute eſpèce. La plupart des autres rues ſont étroites, mal alignées & pleines de recoins & de détours obſcurs. On compte à Agra quinze bazards ou grandes places, dont la principale forme l'avant-cour du château. Elle eſt ornée de ſoixante pièces de canon de toutes ſortes de calibre, mais toutes en aſſez mauvais ordre, & preſque hors d'état de ſervir. Cette place offre encore une groſſe & haute perche, où les Seigneurs de la Cour & quelquefois le Grand-Mogol lui-même, s'exercent à tirer de l'arc.

Comme le Grand-Mogol & la plupart des Seigneurs font profeſſion

du mahométiſme, on voit ici un grand nombre de *metſchids* ou moſquées. J'ai employé pluſieurs jours à les viſiter; parmi les ſoixante-dix que j'ai comptées, j'en ai diſtingué ſix, où le peuple va chaque jour offrir ſes dévotions. Dans l'une eſt le mauſolée d'un ſaint mahométan, nommé *Scander*, de la poſtérité d'Haly. Dans une autre on voit une tombe de trente pieds de long ſur ſeize de large, qui paſſe pour celle d'un géant fameux par des exploits guerriers. Elle eſt couverte de petites banderoles. Les dons pieux des pélerins qui s'y rendent de toutes parts, ont aſſez enrichi la moſquée pour la mettre en état de nourrir chaque

jour une foule de pauvres. Ces metschids & les cours qui en dépendent, ſervent d'aſyle aux criminels, & même à ceux qui ſont pourſuivis pour dettes. Ces aſyles ſont ſi reſpectés, que l'empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable.

Il y a ici plus de huit cens bains publics, dont le prince tire annuellement des ſommes immenſes; parce que cette ſorte de purification faiſant une des principales parties de la religion muſulmane, il n'y a point de jours dans l'année où ces bains n'attirent une multitude infinie de Mogols.

On compte auſſi dans Agra plus de quatre-vingts caravanſerais, où

les étrangers ſont logés gratuitement. La plupart de ces hôtelleries ſont à trois étages, avec des magaſins voûtés, des écuries, des galeries ſpacieuſes, & de longs corridors pour la communication des chambres. Des concierges gagés par les fondateurs de ces hoſpices, ſont chargés de veiller à la conſervation des marchandiſes & à la ſûreté des voyageurs, auxquels ils procurent auſſi des vivres.

La plupart des grands Seigneurs ayant l'ambition de ſe faire inhumer magnifiquement, ce goût a multiplié dans la ville, & aux environs, les tombeaux & les mauſolées. Ces édifices ont communément une plate forme, avec quatre

petites chambres dans les angles. J'ai parcouru quelques-unes de ces demeures funèbres. Celle qui a le plus long-tems fixé mon attention, eſt le tombeau d'une impératrice bâti ſur un vaſte bazar, où ſe raſſemblent les étrangers. Ce marché eſt compoſé de ſix grandes cours environnées de portiques, ſous leſquels il y a des boutiques, où ſe fait un grand commerce de toiles. Le tombeau eſt le long de la rivière, dans un eſpace diviſé en compartimens, & fermé de murs, où règne une petite galerie. Il eſt pavé de marbre blanc & noir : un beau portail en décore l'entrée. Dans une autre galerie qui eſt à gauche on a pratiqué quelques ni-

ches qui ſervent de chapelles. Vers le milieu de l'enceinte, s'élèvent trois plates-formes diſpoſées par étages & accompagnées chacune de quatre tours. Au-deſſus s'élève un beau dôme, dont l'intérieur & les dehors ſont revêtus de marbre blanc. C'eſt ſous ce dôme éclatant qu'on a placé le tombeau de l'Impératrice; mais le corps eſt dépoſé ſous une voûte qui eſt au-deſſous de la première plate-forme. Des prêtres ſont toujours en prières, ſoit dans le ſouterrein, ſoit dans le dôme, ſoit dans la galerie. La tradition populaire raconte ici que vingt mille hommes ont travaillé, pendant vingt-deux ans à conſtruire ce ſuperbe édifice. Elle ajoute que

les ſeuls échaffauds coûtèrent autant que tout l'ouvrage. Vous ne ſerez pas éloignée de croire à la vérité de ce calcul, ſi vous réfléchiſſez comme moi, Madame, que le bois manquant ici, on eſt obligé d'employer la brique qu'on élève en voûtes, pour ſuppléer à nos échaffaudages. Je puis vous aſſurer du moins que deux mille hommes, ſous les ordres d'un Eunuque, veillent journellement à la garde de ce mauſolée.

Vous ne connoîtriez point aſſez Agra, ſi je ne vous diſois un mot du palais impérial. Les édifices les plus remarquables dans Agra, ſont le palais impérial & quelques tombeaux de la plus grande magnifi-

cence. Le Géméné baigne les murs du palais, & coule dans ſon enceinte qui eſt partagée en pluſieurs cours, environnées de portiques, comme la place Royale à Paris. Ce bâtiment eſt entouré d'une double muraille, flanquée par intervalles, de pluſieurs terraſſes, ſur leſquelles ſont conſtruits de petits logemens pour les officiers du prince. Le reſte de ces fortifications conſiſte dans un grand foſſé & des ponts-levis placés à chaque porte. La première de ces portes, qui ſert de logement au gouverneur, eſt une voûte longue & obſcure, après laquelle on entre dans une des cours. La galerie qui eſt en face, eſt ſoutenue de trois rangs de colonnes. Il y a au milieu

une niche pratiquée dans le mur, où l'Empereur a coutume de ſe rendre par un petit eſcalier dérobé; & lorſqu'il y eſt aſſis, on ne le découvre que juſqu'à la poitrine, à-peu-près comme un buſte.

Il n'a point alors de gardes autour de ſa perſonne, parce que tous les côtés de cette niche ſont inacceſſibles. Il n'a auprès de lui qu'un Eunuque, ou un de ſes enfans, qui l'évente: les Seigneurs de ſa cour ſe tiennent dans la grande galerie. Celles des côtés ſont plus étroites & plus baſſes. On y a ménagé de petites chambres pour les ſoldats de la garde. Le Divan ſe préſente enſuite; c'eſt le lieu

où l'Empereur fait adminiſtrer la juſtice à ſes ſujets. A côté s'ouvre une autre ſalle, où le premier miniſtre expédie & ſcelle les ordonnances ; & l'on en garde les minutes dans le même lieu. L'appartement impérial eſt dans une autre cour. On y entre par une porte, pour laquelle on a un ſi grand reſpect, qu'à la réſerve des princes du ſang, tous les ſeigneurs ſont obligés d'y deſcendre, & d'entrer à pied dans cette cour. C'eſt dans ce quartier que ſont logées les femmes qui danſent & chantent devant le monarque. L'intérieur des appartemens eſt reſplendiſſant d'or & de pierreries. Le prince ſe rend tous les matins

dans un belvedère qui donne ſur la rivière, pour ſaluer le ſoleil ; & c'eſt-là que les grands de l'Empire viennent lui rendre leur hommage dans un lieu élevé. C'eſt de là auſſi qu'il voit combattre les éléphans, les taureaux, les lions & d'autres bêtes féroces : amuſement qu'il prend preſque tous les jours, excepté le vendredi, jour de dévotion chez les mahométans. On a choiſi cette place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux ſeroit difficile à gouverner, ſi l'on n'employoit l'artifice pour le pouſſer vers la rivière, dans laquelle il n'eſt pas plutôt entré à la hauteur de deux ou trois pieds, que ſa fureur ſe calme.

On

On entre par une autre porte dans la ſalle des gardes, & par cette ſalle dans une cour pavée, au fond de laquelle eſt une baluſtrade d'argent, dont l'approche eſt défendue au peuple. C'eſt par-là qu'on eſt introduit dans la chambre du trône, au-deſſus duquel eſt une galerie où l'Empereur vient entendre les plaintes de ceux à qui on a fait quelques violences. Ils ſonnent une petite cloche d'or, qui avertit le prince; mais à moins que l'on n'ait des preuves convaincantes du tort dont on ſe plaint, il faut bien ſe garder d'y toucher; cette imprudence eſt défendue ſous peine de la vie.

Je viens d'être témoin d'une ſo-

lemnité qui eſt en grande recommandation chez les muſulmans, maîtres ſouverains de l'Indoſtan & connus ſous le nom de Mogols. Cette fête eſt annuelle; on la célèbre dix jours après la nouvelle lune de juillet; & elle eſt conſacrée à pleurer la mort de deux illuſtres muſulmans. On raconte que deux frères, zélés ſerviteurs d'Haly, étant allé prêcher l'alcoran vers la côte de Coromandel, furent attaqués par les gentils. Accablés par le nombre, après s'être défendus quelque tems, ils périrent en combattant pour leur religion. En mémoire de ces ſaints perſonnages, on porte en proceſſion, par la ville, des bierres couvertes d'arcs, de flêches

& de toutes ſortes d'armes, que le peuple accompagne de pleurs & de gémiſſemens. Les uns danſent; les autres s'eſcriment avec leurs épées nues; & quelques uns ſe déchirent tellement le viſage & les bras, que le ſang en ruiſſelle de toutes parts. Le ſoir, ils élèvent, au milieu de la grande place pluſieurs figures de paille, qui repréſentent les meurtriers de ces deux ſaints; & après leur avoir tiré une grande quantité de flêches, ils y mettent le feu, & les réduiſent en cendres. Le tout ſe paſſe avec tant d'animoſité & de fureur, que les payens qui ſe trouveroient dans les rues à ces heures-là, ſeroient en danger de leur vie: auſſi ſe tiennent-ils

bien enfermés dans leurs maiſons.

LETTRE CXXXVII.

De Delhi.

J'AI voulu, Madame, viſiter la ſeconde capitale de l'empire des Mogols, devenue ſi fameuſe par l'hiſtoire des conquêtes de Thamas-Kouli-Kan. Cette ville eſt très-ancienne ; quelques-uns croient qu'elle étoit le ſiége du royaume de Porus. Les ſépulcres de ſes rois, & les ruines de ſes palais, montrent du moins qu'elle fut la métropole d'un grand état. Les Empereurs Mogols l'ont abandonnée pendant pluſieurs ſiècles, mais un d'entr'eux

ayant pris du goût pour ce ſéjour, y fit bâtir une ville nouvelle, qui n'eſt ſéparée de l'ancienne que par un mur : il la nomma Jéhannabat, qui ſignifie la ville de Jehan. Les princes Mogols, qui ont fixé leur demeure à Agra, ne laiſſent pas de faire quelques voyages à Delhi, ſur-tout dans les grandes chaleurs, parce que le climat y eſt plus tempéré.

Depuis la nouvelle fondation, l'ancienne ville eſt tombée preſqu'en ruines, & n'a que des pauvres pour habitans. Quelques ſeigneurs, lorſque la cour eſt à Jéhannabat, s'y établiſſent dans de grands enclos, où ils font dreſſer leurs tentes. Ces deux villes, ainſi que la province

dont elles ſont la capitale, ſont ſituées preſque au centre de l'empire, vers la ſource du Géméné, qui les arroſe. On entre dans la nouvelle ville, qui eſt très-belle, du côté de la vieille cité, par une longue & large rue bordée de portiques, dont le deſſus eſt en plate-forme; c'eſt-là que logent les plus riches négocians. Cette rue aboutit à la grande place, où eſt le palais de l'Empereur, qui n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Ses murs ſont de pierre de taille, avec des creneaux, des tours, & un large foſſé rempli d'eau, & revêtu de pierre. Son portail, & la première cour n'offrent rien de remarquable; les ſeigneurs peuvent

y aller ſur leurs éléphans. De-là on entre dans un eſpace plus long que large, dont les côtés ſont bordés de portiques, avec de petites chambres, dans leſquelles ſe retire la garde à cheval. Le ſol de ces portiques eſt élevé de deux pieds; & les chevaux, qui ſont attachés en dehors avec des anneaux de fer, ont leur mangeoire ſur les bords. Ce lieu eſt coupé dans toute ſa longueur, par un canal rempli d'eau, qui s'arrondit en quelques endroits, pour former de petits baſſins à égale diſtance les uns des autres.

On arrive enſuite à une ſeconde cour, environnée de logemens, où les ſeigneurs font la garde en perſonne. On paſſe à une troiſième,

au fond de laquelle eſt la ſalle du Divan. Elle eſt élevée de quatre pieds au-deſſus de la cour, & ouverte de trois côtés, trente-deux pilaſtres de marbre ſoutiennent ſa voûte; & tout l'intérieur eſt peint en fleurs d'or & d'azur. Au milieu de cette ſalle, on place le trône de l'empereur, quand il donne audience. Il a la forme d'un lit à colonnes, & eſt tout couvert de pierreries; lorſque ce prince vient s'y aſſeoir, on étend deſſus un magnifique tapis. Il y monte par trois petites marches de deux pieds de long. On élève à un des côtés un grand paraſol au bout d'une pique; & l'on attache aux colonnes du lit les armes du monarque, telles

que ſon ſabre, ſon arc, ſon carquois & ſes flèches. A l'extrémité de la même cour, du côté qui touche le Divan, on a ménagé un eſpace de vingt pieds en quarré, entouré de baluſtrades d'argent. Aux quatre coins de ce parquet, ſe tiennent les ſecrétaires d'état; le tour eſt occupé par les ſeigneurs & les muſiciens, qui, même pendant l'audience, ne ceſſent de jouer, mais d'une manière ſi douce, que ce bruit n'interrompt point les affaires les plus ſérieuſes & qui demandent le plus d'attention.

Lorſque le Grand-Mogol eſt ſur ſon trône, il a toujours auprès de lui quelques grands de ſa cour, ou quelques-uns de ſes enfans. Entre

onze heures & midi, le premier viſir vient lui expoſer tout ce qui s'eſt paſſé dans la chambre où il préſide; & quand il a fini ſon rapport, l'Empereur ſe lève & rentre dans ſon appartement; mais tant qu'il eſt ſur le trône, il n'eſt permis à perſonne de ſortir du palais. A quelque diſtance de la baluſtrade dont je viens de parler, il y a vers le milieu de la cour, un petit ruiſſeau, en-deçà duquel tous ceux qui veulent ſe préſenter à l'audience du prince, doivent s'arrêter & attendre qu'on leur permette de paſſer outre. Les ambaſſadeurs eux-mêmes ne peuvent franchir ce paſſage, ſans être appelés. Lorſqu'ils ſont arrivés juſqu'à ce canal, l'introduc-

teur dit à haute voix, en ſe tournant du côté de l'Empereur, que le miniſtre d'une telle puiſſance deſire de parler à ſa majeſté. Alors un ſecrétaire d'état en avertit le monarque, qui quelquefois feint de ne pas l'entendre; mais un moment après, il leve les yeux, & les jettant ſur l'ambaſſadeur, il ordonne qu'on le faſſe approcher.

C'eſt dans la cour du trône qu'eſt le ſerrail; on voit dans la même aîle, une petite moſquée fort bien bâtie, dont le dôme eſt couvert de plomb ſi parfaitement doré, qu'on le prendroit pour de l'or pur. C'eſt dans cette chapelle, que l'Empereur va chaque jour faire ſa prière, excepté le vendredi, ou

il ſe rend à la grande moſquée. Le côté droit de la cour, eſt décoré de pluſieurs portiques, qui conduiſent aux écuries, où ſont les éléphans & les plus beaux chevaux du prince. J'en ai vu qui avoient coûté plus de dix mille écus. Les moindres n'avoient pas été achetés moins de neuf mille francs. Dans ce pays où le fourrage eſt très-rare, on les nourrit avec une pâte compoſée de farine & de beurre. On en fait de petits pains, gros comme nos pains d'un ſol, & on leur en donne à chacun trois par jour. Ce n'eſt qu'avec peine qu'on les accoutume à cette nourriture. Un palefrenier leur tient la langue d'une main, & de l'autre il leur fourre cette pâte

pâte dans la bouche. Le ſoir ils ont une meſure de pois qu'on écraſe entre deux pierres, & que l'on trempe dans l'eau. On leur donne auſſi du millet & des cannes de ſucre dans la ſaiſon. Leur litière ne ſe fait que de leur fiente qu'on broie, après l'avoir fait ſécher au ſoleil. Au-devant de la porte de chaque écurie, on ſuſpend des nattes qui ſe lèvent & ſe baiſſent ſelon le beſoin, & dont l'effet eſt d'empêcher que les chevaux ne ſoient tourmentés par les mouches; ils ont d'ailleurs chacun un palefrenier, qui ne s'occupe qu'à les éventer.

Parmi les plus beaux édifices de la nouvelle Delhi, on diſtingue

une moſquée bâtie au centre de la ville. Elle eſt élevée ſur un rocher qu'il a fallu applanir, & eſt entourée d'une place pratiquée ſur la même hauteur, à laquelle aboutiſſent quatre rues qui répondent aux quatre faces principales de la moſquée. On y arrive par vingt-cinq ou trente degrés qui règnent autour du bâtiment. Les entrées ſont magnifiques ; tout y eſt également de marbre, & les portes ſont couvertes de plaques de cuivre, d'un beau travail. Le grand portail eſt orné de tourelles de marbre blanc, qui lui donne beaucoup de grace. Sur le derrière de la moſquée, s'élèvent trois grands dômes de même marbre, & dont celui du milieu eſt plus

haut que les deux autres. Le reſte de l'édifice n'a point de toît, à cauſe des trop grandes chaleurs ; le pavé eſt compoſé de carreaux de marbre. Tout ce temple, ſi on excepte les tourelles & les dômes, eſt conſtruit de pierres rouges fort ſujettes à s'altérer.

C'eſt dans ce temple que l'Empereur va faire ſa prière tous les vendredis. Ces jours là, on tend au bas des degrés un grand filet, pour empêcher que les éléphans n'en approchent & ne profanent la moſquée. Avant que le prince ſorte du palais, on arroſe les rues où il doit paſſer, pour empêcher la pouſſière, & rafraîchir l'air. Deux ou trois cens de ſes gardes

ſe rangent en haie, pour l'attendre ; & d'autres en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la moſquée. Des cavaliers, montés ſur de beaux chevaux, courent devant lui pour écarter le peuple, & ſont toujours fort éloignés, dans la crainte de faire de la pouſſière. Le monarque eſt monté ſur un éléphant richement équipé, & placé ſous un dais magnifique. Quelquefois il eſt aſſis dans un trône éclatant d'or & d'azur, poſé ſur un riche brancard ; & porté ſur les épaules de huit hommes choiſis, & ſuperbement habillés. Une troupe de ſeigneurs & de courtiſans, dont quelques-uns ſont à cheval, d'autres en palekis ; donne à cette

marche un air de grandeur, digne de la majeſté royale.

Quand le Grand-Mogol ſort de la ville pour prendre l'air, ou pour aller à la chaſſe, il eſt accompagné de dix mille hommes précédés de plus de cent éléphans. Ces animaux ſont enrichis de ſuperbes couvertures d'écarlate, de velours ou de brocard. Les huit premiers portent chacun un tymbalier ; les autres ſont montés par deux hommes, dont l'un gouverne l'éléphant, en lui touchant le front avec un crochet de fer ; l'autre tient une bannière de ſoie en broderie d'or & d'argent. Le prince eſt, ou dans un carroſſe traîné par deux bœufs, dont les cornes ſont garnies d'or,

ou porté par des hommes dans un magnifique palanquin, ou monté ſur un beau cheval de Perſe. Ses officiers marchent derrière lui, & ont après eux cinq ou ſix cens éléphans, chameaux ou chariots chargés de bagages.

LETTRE CXXXVIII.

De Dehli.

LES revenus annuels de cet empire, Madame, ſont des plus conſidérables; on les fait monter à plus de huit cents millions provenans du ſeul produit des terres qui appartiennent au ſouverain. Il tire des ſommes encore plus conſidérables, du tribut annuel qu'il exige par tête de tous

les Indiens idolâtres; du droit de cinq pour cent, qu'on lève ſur toutes les marchandiſes qui ſe répandent dans l'Empire, droit dont les ſeuls mahométans ſont affranchis; du blanchiſſage des toiles; de la ferme des mines de diamans; des impoſitions établies dans les villes maritimes; de l'héritage des Miniſtres, des Vice-Rois, des Gouverneurs des villes, des Généraux, des officiers ſubalternes, & de tous les ſujets qui ſont à la ſolde du ſouverain. On peut évaluer les revenus du Grand-Mogol à ſeize ou dix-ſept cents millions, & regarder ce prince comme le plus riche ſouverain du monde. Toutes les puiſſances de l'Aſie & de l'Europe

s'empreſſent à l'envi d'envoyer leurs négocians dans ce climat, & d'y faire paſſer un argent immenſe qui reſte enſeveli dans l'Inde pour n'en jamais ſortir. Ce pays tire, à la vérité, des marchandiſes des autres royaumes de l'Aſie & de l'Europe; mais il ne donne communément en échange que ſon indigo, ſon coton & ſes toiles. Malgré tous ces avantages, la circulation de l'argent eſt médiocre dans le Mogol. Chacun théſauriſe & cache ſes richeſſes, dans la crainte qu'elles ne tentent l'avidité des gens en place; de leur côté, les Empereurs entaſſent leurs tréſors, & ſe plaiſent à les enfouir dans des caves ſouterraines. C'eſt la ſource de cette prodigieuſe quan-

tité d'or que Thamas-Kouli-Kan trouva dans Dehli, & qui étoit le fruit des épargnes des ſouverains du Mogol.

Les nombreuſes armées que ces princes ne ceſſent d'entretenir à leur ſolde en font les plus redoutables potentats des Indes. Je viens de faire connoiſſance avec les forces & les loix militaires de cette vaſte & puiſſante monarchie. En quelque lieu que ſoit l'empereur, là, veille toujours une garde de cinquante mille hommes de cavalerie : le nombre des gens à pied eſt une fois plus conſidérable. Cette multitude de ſoldats le ſuit par-tout, & monte la garde aux environs du palais, tantôt à Delhi, tantôt à Agra, les

deux réſidences du Grand-Mogol. Lorſque ce prince abandonne Delhi, ſon abſence y répand la ſolitude, & à l'exception des rues marchandes, habitées par les Banians, toute la cité eſt changée en un camp déſert. Quand l'Empereur voyage, toute cette armée l'accompagne, & campe autour de ſa tente. Le ſeul terrein que ces troupes occupent eſt plus ſpacieux que celui des plus grandes villes de l'Europe. Toutes les tentes ſont ſi bien alignées, qu'elles offrent l'image d'une belle ville; l'on trouve ſous ſa main tout ce qui eſt néceſſaire, dans les boutiques des vivandiers & des marchands de toute denrée. Au centre s'élèvent les pavillons de

l'Empereur : perſonne n'en peut approcher qu'à la portée du mouſquet. Ils forment enſemble un vaſte palais au milieu duquel eſt une cour, où eſt placé le trône du Souverain ſous un dais de brocard. Les tentes de ſes principaux officiers ſont de différentes formes, & de diverſes couleurs; on en voit d'auſſi vaſtes, & d'auſſi bien décorées que les plus grands & les plus riches appartemens.

Le corps le plus conſidérable des milices qui compoſent la garde du prince, eſt celui que l'on appelle les eſclaves de l'Empereur. Il eſt compoſé de quatre mille hommes; celui qui eſt à leur tête eſt un officier de diſtinction, à qui l'on confie

ſouvent le commandement des armées. Tous les ſoldats de cette troupe ſont marqués au front. On en tire des officiers ſubalternes, pour les faire paſſer à des grades ſupérieurs, qui équivalent à ceux de nos officiers généraux. Trois autres corps de ſoldats d'élite, qui portent auſſi au front différentes marques, ſont les gardes de la maſſe d'or, de la maſſe d'argent & de la maſſe de fer. Leur paie eſt plus ou moins forte, ſuivant le métal dont leurs maſſes portent le nom, & c'eſt toujours la grandeur de la paie, qui décide de la ſupériorité des grades. Quiconque a deux mille écus d'appointement par mois, prend le titre d'*Omra*, ce qui équi-

vaut au grade de lieutenant-général en France. Chaque Omra eſt obligé d'entretenir pour le ſervice militaire, un éléphant & deux cent cinquante cavaliers; mais comme ſa paie ne ſuffiroit point pour cette dépenſe, attendu que chaque cavalier doit avoir au moins deux chevaux, l'Empereur lui aſſigne quelque terre de ſon domaine. Il faut néceſſairement avoir ſervi & s'être diſtingué dans l'une de ces quatre troupes, pour parvenir aux dignités de l'état; car la naiſſance, dans ce pays-ci, comme en Perſe & en Turquie, ne donne aucun rang. C'eſt le mérite ſeul qui diſpenſe les prééminences, & ſouvent le fils d'un *Omra* eſt confondu dans les derniers degrés de la milice.

On ne reconnoît d'autre nobleſſe que celle des princes du ſang & de quelques deſcendans de Mahomet, pour leſquels on conſerve encore une ſorte de conſidération.

Outre les troupes dont je viens de vous parler, l'Empereur entretient, dans les provinces, d'autres corps de cavalerie, dont le nombre vous paroîtra incroyable. On le fait monter à plus de trois cents mille chevaux effectifs, & l'infanterie à ſix cents mille hommes; car au Mogol, elle doit être toujours une fois plus nombreuſe que la cavalerie. Dans les beſoins extraordinaires, outre les troupes que les princes tributaires du Mogol ſont obligés de fournir, chaque

province de l'Empire double & triple ſes recrues. Toute la cavalerie eſt partagée en pluſieurs corps compoſés d'un nombre très-inégal de ſoldats ; les plus conſidérables ſont de douze ou de quinze mille chevaux, commandés par un prince du ſang, ou par quelque grand ſeigneur du pays. Il y a des compagnies depuis trois mille juſqu'à trois cens hommes. La plûpart des chevaux ſe tirent de l'Arabie, de la Perſe & ſur-tout de la Tartarie. Ceux du Mogol ſont rétifs, ombrageux, & ſans vigueur : les meilleurs ſont choiſis pour le ſervice du prince. Le reſte ſe vend à ceux qui par leur place ſont obligés de remonter la cavalerie. Les cavaliers ſont

armés d'un arc, d'un carquois chargé de flèches, d'un javelot, d'un cimeterre & d'un poignard. Ils portent toujours un petit bouclier pendu à leur cou, & n'ont point d'armes à feu. L'infanterie ſe ſert du mouſquet & ſouvent auſſi de l'arc, de la flèche, & d'une pique de dix à douze pieds de long. Elle n'a pas la réputation de valeur dont jouit la cavalerie. Chaque chef fournit des armes & des habits à ſa troupe; ce qui cauſe beaucoup de bigarrure dans les régimens. La paie du ſoldat eſt auſſi à la diſcrétion du capitaine; d'où il arrive de grandes injuſtices, que l'avarice des chefs fait commettre. On ferme les yeux ſur leurs vexations,

parce que les richeſſes qu'ils accumulent, entrent après leur mort, dans le tréſor du ſouverain.

L'artillerie de l'Empereur eſt nombreuſe, ſes canons ſont très-anciens, & chaque pièce eſt diſtinguée par ſon nom. Le prince a un arſenal particulier, qui eſt de la plus grande magnificence. Ses javelines, ſes ſabres, ſes arcs, ſes carquois y ſont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille d'or, de diamans & de pierres précieuſes. C'eſt-là quelquefois que le monarque vient faire ſa prière, pour demander au dieu des armées la victoire ſur ſes ennemis.

LETTRE CXXXIX.

De Lahor.

AVANT que de retourner à Agra, Madame, il me prit fantaiſie de faire avec la cour, le voyage de Lahor. Il devoit y avoir une chaſſe générale, à laquelle j'avois fort envie d'aſſiſter. L'Empereur voulut s'y trouver en perſonne; & rien ne devoit être ni épargné ni négligé, pour donner le plus grand éclat à cette chaſſe. On voit s'étendre de Lahor juſqu'à Agra, une grande allée tirée au cordeau, & bordée des deux côtés de dattiers, de palmiers & de cocotiers, dont l'ombre met les voyageurs à couvert

des ardeurs du ſoleil. Cette allée dont la longueur eſt de cent lieues, commence aux portes d'Agra, & va aboutir à celles de Lahor. Elle eſt ſi près de Dehli, que je mis fort peu de tems à m'y rendre. Les belles maiſons qu'on y voit de côté & d'autre, les paons, les ſinges, les perroquets & les oiſeaux, qui animent cette promenade, m'amuſoient ſingulièrement.

Le pays des environs de Lahor, eſt un des plus fertiles de cet Empire. La ville eſt ſituée ſur la rivière de Ravi, qui n'eſt pas moins grande que la Loire, & qui auroit beſoin auſſi d'être contenue par une levée; car elle change ſouvent de lit dans ſes débordemens. La ſituation de

Lahor eſt avantageuſe ; par-tout, ſes environs ſont décorés des plus beaux jardins, ſur-tout du côté de l'eau. Le palais impérial & pluſieurs hôtels ſuperbes embelliſſent l'intérieur de la ville. Le prince vient l'habiter ſouvent avec toute ſa cour ; & comme elle eſt principalement peuplée de mahométans, on y trouve un grand nombre de moſquées & de bains publics, pour leurs purifications ordinaires. Ces bains ſont bâtis à la Perſanne ; & la manière de les prendre & de ſe faire frotter eſt à-peu-près la même, & preſque auſſi douloureuſe.

J'ai eu à Lahor le ſpectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne, que je n'avois point encore vu, depuis que

j'habitois la contrée ; toutes les fenêtres de la principale place étoient bordées de lampes, devant leſquelles on avoit mis des flaccons de verre, remplis d'eau de pluſieurs couleurs, qui produiſoient une illumination très-agréable par ſa variété. On alluma enſuite le feu qui conſiſtoit en fuſées de différentes formes. Quantité d'autres lampes, ſuſpendues à des roues, paroiſſoient immobiles, quoique ces roues tournaſſent continuellement & avec la plus grande rapidité. A juger des femmes de Lahor, par celles qu'on voit dans les rues ou dans les boutiques, on doit croire que le ſexe, en général y eſt très-beau. Elles ſont bien faites de taille, fort me-

nues de corps & les plus belles brunes des Indes.

La chaſſe générale dont j'ai parlé, & qui avoit été le motif principal de mon voyage à Lahor, fut fixée au ſixième jour après mon arrivée dans cette ville. Le Grand-Veneur, qui avoit pris les devans & s'occupoit, depuis plus d'un mois, des préparatifs néceſſaires, fit avertir tous les chaſſeurs. Il leur marqua l'étendue du terrein qu'ils devoient embraſſer, & les envoya en régler les limites; il commanda enſuite aux chefs des différens corps militaires, qui, comme je l'ai dit, accompagnent l'Empereur, de ſuivre au plutôt les chaſſeurs, à la tête de leurs troupes, & d'aller occuper

leurs quartiers. Si-tôt qu'ils eurent conduit leurs ſoldats au rendez-vous, ils les rangèrent en haie, & doublèrent quelquefois les rangs, autour de la vaſte enceinte marquée par les capitaines des chaſſes. Il eſt défendu, ſous peine de la vie, de laiſſer ſortir les bêtes hors du *nerké:* c'eſt le nom que donnent les Mogols à cette enceinte générale. Elle renfermoit un pays immenſe, où s'élevoient de grandes forêts, & dont le circuit étoit de quatre cens lieues. Le centre de cette circonférence étoit indiqué dans une plaine où il falloit que tous les animaux ſe retiraſſent. Les officiers de la Vénerie dépêchèrent auſſi-tôt des couriers au Grand-Véneur, pour

lui rendre compte de la disposition des choses & lui demander les ordres pour la marche. Celui-ci alla lui-même les recevoir de l'Empereur, & ensuite il les donna aux couriers, qui partirent en diligence, pour les porter aux officiers des chasses: ces derniers les communiquèrent aux chefs des troupes.

Alors les tymbales, les trompettes & les cors se firent entendre, & sonnèrent la marche de toutes parts. Par-tout elle commença au même instant, & de la même manière, c'est-à-dire que les soldats marchoient fort serrés, & toujours vers le centre, en chassant continuellement les bêtes devant eux. Derrière les soldats, marchoient les officiers,

articulée, distincte & riche. Des caractères informes & grossiers composent l'écriture vulgaire. Celle des savans est formée de caractères hiéroglyphiques. Chaque idée est attachée à une figure particulière; ce qui multiplie les signes à l'infini.

Les Japonois sont doués d'une imagination féconde, & de ce coup-d'œil observateur qui pénètre le cœur humain. Ils sont éloquens, pathétiques, possédant à un degré étonnant l'art de remuer les passions, doués d'un rare talent pour la composition; aussi font-ils des ouvrages dramatiques : leurs pièces sont distribuées, comme les nôtres, en actes & en scènes; le

publique, qui par-tout doit punir le déſordre & l'infamie des mœurs.

Ce peuple eſt peu verſé dans les mathématiques, dans la phyſique & dans l'aſtronomie; mais l'hiſtoire eſt en honneur dans la cour du Daïri; les annales de l'empire y ſont écrites par les princes & princeſſes du ſang impérial; on en tire des copies qui ne s'impriment qu'après un certain tems, & qu'on garde ſoigneuſement dans le palais.

On ne connoît point la chirurgie au Japon, ou plutôt elle ſe trouve compriſe ſous le nom général de médecine. Ceux qui l'exercent prétendent connoître entièrement tous les ſecrets de leur art; ils excellent dans la ſcience du

ouvrages ſavans ; ſeulement on ne s'eſt point encore aviſé d'en publier ſur la juriſprudence ; ſongez que la légiſlation eſt toute entière dans le ſabre du tyran.

LETTRE XII.

D'Iédo, le 12 Avril 1781.

VOUS avez ſans doute, madame, diſtingué pluſieurs fois trois grandes époques pour l'homme; je veux dire le commencement, le milieu & la fin de ſa vie. Il naît, il ſe marie, & il meurt. Ces trois manières d'exiſter ont été remarquées également par les ſociétés ſauvages & policées; puiſque chez la plupart d'entr'elles l'homme devient alors l'objet de quelque fête, de quelque cérémonie, à laquelle la religion a ſu toujours s'intéreſſer : je la vois du moins dans le pays que j'habite s'emparer du ma-

riage & des funérailles, & s'en faire une ſource de richeſſes pour ſes miniſtres.

Comme nous jouiſſons ici d'une liberté, qui ne nous étoit pas connue à Nangaſaki, je pus être témoin hier des nôces d'un riche Japonois, dont le voiſinage m'a valu l'amitié. Je ne vous ennuyerai point de tous les détails minucieux de cette fête; il vous ſuffira de ſavoir que la fiancée avoit à peine treize ans (cet âge eſt aſſez communément l'époque du mariage des Japonoiſes; car elles ſont nubiles de très-bonne heure, & ſouvent même leurs parens les ont engagées dès le berceau); que le lieu de la cérémonie fut une colline hors de la

ville; que les deux futurs y arrivèrent après nous, chacun de ſon côté, au bruit de tous les inſtrumens connus ici; que ſur cette colline je trouvai une tente dreſſée, au milieu de laquelle s'élevoit un autel, où l'on voyoit une idole monſtrueuſe à tête de chien, pour repréſenter la fidélité du dieu d'hyménée; que devant cet autel étoit un prêtre; que les deux acteurs principaux de la fête s'en approchèrent, tenant chacun à la main, comme dans l'ancienne Grèce, une torche nuptiale; que la femme alluma ſon flambeau à une lampe, & l'homme le ſien à celui de la femme; que durant ce tems, le prêtre murmura ſur eux quelques

prières ; & qu'enfin, au milieu de mille cris de joie pouſſés par les aſſiſtans, il leur donna ſa bénédiction.

Nous reprîmes le chemin de la ville. Au bas de la colline, je vis des perſonnes, dont les unes brûloient les joujoux qui avoient ſervi d'amuſement à la jeune femme dans ſon enfance ; tandis que les autres agitoient de mille manières une quenouille & un rouet, ſymboles des travaux domeſtiques d'une mère de famille.

La mariée fut enfin amenée au logis de ſon époux ; & de jeunes garçons s'empreſsèrent, les uns d'arborer des drapeaux ſur le faîte de la maiſon ; les autres, parés de

guirlandes, de ſemer de fleurs tous les appartemens. Cette fête, m'a-t-on dit, durera huit jours entiers.

Tous ces différens emblêmes, qui ſont autant de leçons de morale, dont je pénétrai ſans peine le ſens, ainſi que la joie noble & décente qui régnoit ſur tous les viſages, donnèrent à mon ame des émotions preſque religieuſes. Je déſirai ſurtout que dans notre Europe on prît un jour le parti de marier, comme on fait au Japon, les filles ſans dot, & que même le gendre, au lieu de dépouiller le beau-père d'une partie de ſa fortune, lui donnât, comme ici, une ſomme quelconque, en récompenſe des peines &

des ſoins, qui ont formé pour le mariage une compagne aimable & vertueuſe.

Je vais paſſer, madame, à la cérémonie des funérailles. Que ce mot ne vous attriſte point : les obsèques n'ont rien ici de lugubre; elles reſſemblent bien mieux à une fête de joie, les Japonois regardant la mort comme un paſſage à une vie heureuſe.

Dans tout l'empire, excepté à Méaco, la cérémonie des funérailles eſt plus uniforme qu'on ne devroit l'attendre de la variété des opinions & de la multitude des ſectes. Par-tout les parens & les amis du défunt ſe défendent la triſteſſe & les pleurs; ils ſe parent

officiers, qui les obſervoient; mais quoiqu'ils fuſſent armés, comme dans une expédition militaire, il leur étoit défendu, ſous de rigoureuſes peines, de tuer ou de bleſſer aucun animal, quelque violence qu'il pût faire. On leur permettoit ſeulement de pouſſer de grands cris, pour l'effrayer & l'empêcher de forcer l'enceinte. La marche continua ſans obſtacle, pendant pluſieurs ſemaines; mais une grande rivière, que les troupes du côté de Delhi ne purent paſſer à gué, l'interrompit. Il fallut faire halte, & en donner avis aux autres, afin de garder toujours l'égalité de la marche. Cependant ceux qui devoient paſſer la rivière, y pouſſèrent les bêtes,

qui la franchirent à la nage : ils la traversèrent enſuite eux-mêmes, ſur de grands cuirs ronds & légers, ſerrés avec des cordes. Alors la marche ne fut plus interrompue & devint toujours égale.

Le cercle ſe rétréciſſant inſenſiblement, les bêtes commencèrent à ſe ſentir preſſées ; & comme ſi elles ſe fuſſent apperçues qu'on vouloit les forcer, les unes gagnoient les montagnes, les autres ſe jettoient dans les vallées les plus couvertes. Quelques autres, quittant les routes ordinaires, ſe cachoient dans les endroits les plus épais de la forêt. Mais bientôt ſentant approcher les chaſſeurs, elles alloient ailleurs chercher une autre

retraite. Envain elles s'enfonçoient dans des tannières & des creux de rochers ; on ouvroit ces caves, avec toutes ſortes d'inſtrumens ; & tous les animaux juſqu'aux lapins mêmes, étoient forcés de ſortir de leurs trous. Enfin diverſes eſpèces ſe mêlant les unes avec les autres, il y eut des animaux qui devinrent furieux, & qui donnèrent beaucoup d'exercice. Ce ne fut qu'avec une peine extraordinaire, que les cris des ſoldats & le ſon de pluſieurs inſtrumens les forcèrent à s'écarter. On détacha des troupes de chaſſeurs, pour faire déguerpir tout ce qui s'étoit retiré dans les montagnes ; ce qui ne ſe fit pas ſans de grandes fatigues. D'autres troupes deſcendoient

juſques dans les précipices, qui ſervoient de retraite à certaines bêtes féroces, qu'on avoit encore plus de peine à mettre en fuite. Pendant ce tems-là, les couriers partoient continuellement de tous les quartiers pour informer l'Empereur des courſes, des embarras & des mouvemens des animaux. Ce prince alloit ſouvent lui-même obſerver l'état des choſes, & voir ſi les ordres étoient exactement ſuivis.

Cependant l'eſpace qui renfermoit un ſi grand nombre de bêtes de toute eſpèce, devenant tous les jours plus petit, & ces animaux ne pouvant plus guère s'écarter, ils s'élançoient ſur les plus foibles, & les déchiroient. Mais leur furie ne

fut pas de longue durée; car comme on les chaſſoit de toutes parts, & qu'ils commençoient à n'avoir plus d'autre terrein que celui où l'on vouloit les voir tous enſemble, le Grand-Veneur fit battre les tambours & les tymbales, & jouer de toutes ſortes d'inſtrumens. Ce bruit mêlé aux cris des chaſſeurs & des ſoldats cauſa une ſi grande frayeur aux animaux, qu'ils en perdirent leur férocité. Les lions & les tigres s'adoucirent & les ſangliers, ſemblables à des agneaux, paroiſſoient abattus & comme conſternés.

Lorſque l'Empereur les vit raſſemblés dans l'eſpace preſcrit, il ordonna qu'on ſe préparât à y entrer. Il entra le premier au ſon des inſ-

trumens, tenant d'une main ſon épée nue, un arc de l'autre, & portant ſur l'épaule un carquois garni de flêches. Il ouvrit la ſcène du carnage, & fit tomber pluſieurs animaux. Quelques-uns entrèrent en furie, & firent une vigoureuſe réſiſtance. Le prince ſe retira enſuite ſur une éminence, s'aſſit ſur un trône qu'on lui avoit préparé, & de-là, il obſervoit la force & l'adreſſe des ſeigneurs de ſa ſuite, qui, encouragés par la préſence de leur maître, attaquoient les bêtes les plus féroces. Après en avoir fait périr un grand nombre de toutes les familles, les plus diſtingués d'entr'eux ſe préſentèrent devant le trône & prièrent le monarque de

laiſſer la vie & donner la liberté aux autres bêtes qui reſtoient dans le *nerké*. Il ſe rendit à leurs inſtances, & loua le courage de ſes troupes qui furent congédiées, & renvoyées à leurs quartiers. En même tems, les animaux que le ſabre ou les flêches avoient épargnés, ne ſe voyant plus ni pourſuivis ni environnés, s'échappèrent, en regagnant leurs retraites. Telle fut la chaſſe qui ſe fit pendant le ſéjour de l'Empereur à Lahor, & qui dura pluſieurs mois, depuis les premiers préparatifs, juſqu'au retour du Monarque. Outre cette chaſſe générale, qui a lieu tout au plus une fois l'année, pour occuper les troupes & les tenir toujours en exercice, il y en

a de particulières, qui ſont réſervées à l'Empereur. Ce ſont celles des bêtes fauves, qui ſe trouvent en grand nombre, dans les bois d'Agra, de Delhi & de Lahor, que ce prince fait garder exactement. Celle des lièvres, des cailles & du menu gibier eſt permiſe à tout le monde ; on les prend ordinairement aux filets. La chaſſe des gazelles eſt une des plus amuſantes. Ces animaux vont par petites troupes de cinq ou ſix femelles, ayant à leur tête un mâle, que l'on diſtingue à ſa couleur. On les prend avec des léopards apprivoiſés, qu'on mène enchaînés dans de petites charrettes. On leur attache à la tête une eſpèce de maſque fait en forme

de lunettes, qui leur couvre les yeux. Quand on apperçoit une troupe de gazelles, on ôte au léopard ſon maſque & on le délie. Il les guette quelque tems, fait pluſieurs feintes & s'approche inſenſiblement de ſa proie. Lorſqu'il eſt à portée de s'en ſaiſir, il s'élance deſſus, & étrangle le gibier. S'il manque ſon coup, ce qui lui arrive quelquefois, il ne fait aucun mouvement pour le pourſuivre, parce que les gazelles courent plus vîte & plus long-tems que lui. On apprivoiſe auſſi des tigres pour la chaſſe : mais l'uſage ordinaire eſt d'employer des chiens courans, qui ſont plus petits que les nôtres.

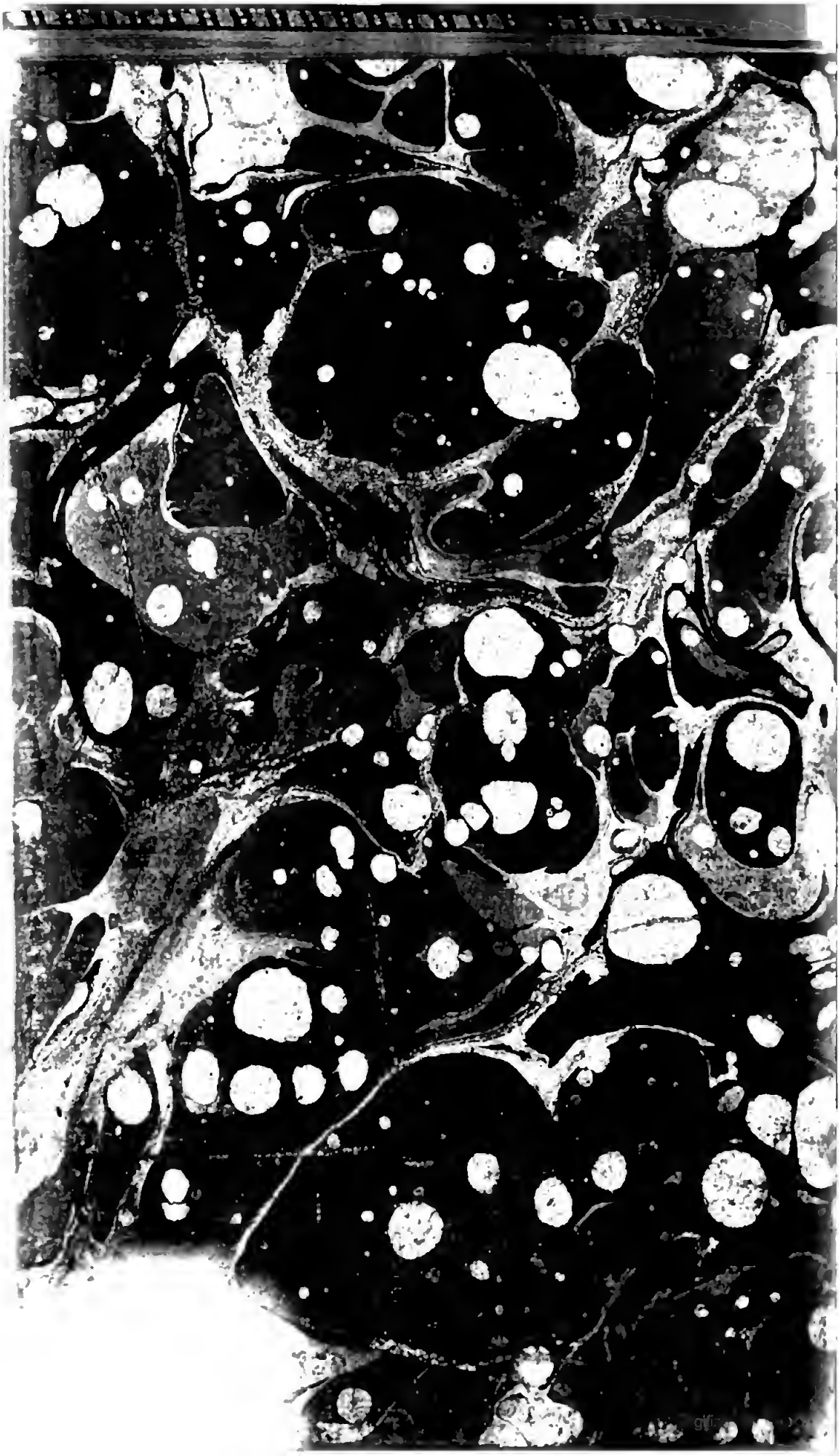
Les grues ſe prennent avec des

oiſeaux de proie, que l'on dreſſe pour cet exercice. Elles ſe défendent avec courage; mais comme elles n'ont pas l'adreſſe de ſe tourner, elles reſiſtent difficilement au nombre & à la force. On uſe d'un autre artifice, pour attraper les oiſeaux de rivière. On vide un canard, qu'on remplit de foin; un habile nageur le porte entre deux eaux, le mêle inſenſiblement avec les autres canards qu'il ſaiſit par les pieds & les emporte.

Mais la chaſſe la plus curieuſe eſt celle du lion. Lorſqu'on a découvert ſa retraite, on attache dans les environs, un âne, que le lion dévore avec avidité; après quoi il va boire, & revenant à ſon gîte,

où il reſte juſqu'au lendemain, on lui préſente ainſi ſucceſſivement pluſieurs animaux de la même eſpèce, à qui l'on a fait avaler beaucoup d'opium, afin que leur chair aſſoupiſſe le lion. Lorſqu'il eſt endormi, les chaſſeurs tendent des filets autour de ſa caverne, & les reſſerrent par dégrés. C'eſt à l'Empereur qu'eſt réſervé ordinairement la gloire de le faire mourir. Monté ſur un éléphant garni de fer, & accompagné de gardes armés de piques, il décoche pluſieurs flèches par-deſſus les filets, juſqu'à ce qu'il ait bleſſé à mort l'animal. Comme c'eſt un heureux augure lorſque le prince tue le lion, c'en eſt un très-mauvais lorſqu'il le manque : auſſi ſon

triomphe eſt-il accompagné de grandes acclamations, & ſe fait avec beaucoup de cérémonies. On apporte l'animal dans l'aſſemblée générale des grands de la cour; on l'examine, on le meſure; on écrit dans les archives de l'empire, qu'un tel jour le prince a tué un lion de telle grandeur, de tel poil; & l'on n'oublie aucune des circonſtances de ce grand événement.

Fin du onzième Volume des Voyages.

599631
SBN